

CAHIERS 100
METANOIA

METANOIA

Association

Centre de Recherche Métaphysique

26740 MARSANNE

tél. 33 0475903044

fax. 33 0475903148

Décembre 1999

*Meilleurs vœux à tous 2.
Je vous embrasse affectueusement
Monique*

*Quelle que soit la chose qui se présente à vous,
soyez seulement conscient de votre non-
attachement à quoi que ce soit.*

Huai-Hai

*Le dévoilement est extinction de l'illusion du
deux donc connaissance de notre Être essentiel.*
Emile Gillibert

Chers Métanoïas,

Une fois de plus, après Émile, je viens vous solliciter à l'occasion de l'envoi du dernier Cahier de l'année. le numéro 100 que nous sortons. C'est avec joie et constance que je le fais pour la continuité de Métanoïa. Cette année n'est pas une année comme les autres. Nous abordons le 3^{ème} millénaire. Nous savons bien que l'an X ... n'est jamais qu'un nombre, une convention, que le temps est une notion toute relative et l'histoire linéaire une illusion que «le monde» entretient pour satisfaire son mental. Certains ont peur et continuent à fuir dans l'imaginaire ou à se cramponner au christianisme et pourtant la Gnose, autonome par excellence, est éternelle, elle n'a pas peur. Dans l'Évangile selon Thomas, Jésus a tout dit, c'est le centre et la référence : *et vous n'aurez plus peur* (log. 37). Pour nous, seules demeurent : *les paroles cachées que Jésus le Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas* (incipit).

Dans le premier Cahier de l'an 2000, le 101 nous commenterons le dernier logion, le 114, et après ?

Nous y avons pensé. Émile avait entrepris une étude sur les grands maîtres de l'Orient qui n'a pas été publiée (tch'an, taoïsme, hindouïsme, soufisme). Nous ferons des parallèles entre les logia de l'Évangile selon Thomas et ces grands textes qui mettent tous l'accent sur « l'ici et maintenant », au lieu de se réfugier dans un ailleurs spatio-temporel. Yves Moatty s'est proposé pour continuer cette étude inachevée. D'autres se proposeront le moment venu.

Les rencontres de Marsanne se poursuivent à raison de trois par année (mars, mai et octobre). *Sans plan préconçu, tout se déroule spontanément. Chacun est libre de prendre la parole..., les débordements sont rares et les échanges toujours constructifs*, écrit l'un d'entre nous. Il n'y a pas de pratiques, pas de rites, pas d'ascèse, pas de gourou. Ce n'est pas confortable, mais les échanges sont fraternels sans relation de dépendance. Ces réunions confirment qu'il est bon de retrouver son semblable, son jumeau.

Dans l'espoir de vous revoir à bord pour l'an 2000, je vous présente mes meilleurs vœux et vous remercie doré et déjà pour le renouvellement de votre cotisation. J'adresse une reconnaissance particulière à tous ceux qui participent à la rédaction des Cahiers.

Soyez assuré de mon écoute et de mon attention.

Fraternellement

Monique G. Gillibert

Monique GILLABERT

100

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
tél : (33) 04 75 90 30 44
fax : (33) 04 75 90 31 48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Association Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 01.2000
Impr du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 113 6

RECHERCHES

H.W.L POONJA 13

MAITRE ECKHART 23

RENE DAUMAL - LE MONT ANALOGUE 25

MIETTES DE GNOSE 32

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LE ROYAUME 34

RENCONTRE OCTOBRE 1999 35

SPIRITUS, ANIMA, CORPUS 39

COURRIER 42

BIBLIOGRAPHIE 44

POESIES 47

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa, ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre, en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (10g 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1999 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 50 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

CE QUE VOUS ATTENDEZ EST VENU

Il se trouve que dans la recherche de l'Unité originelle, la compréhension des rôles respectifs du corps, du mental et de l'Esprit est capitale.

Tant que je suis identifié à cette pseudo-entité psycho-somatique qu'est la personne, je ne peux connaître ce qui la transcende. Or, dès le début de l'Évangile, Jésus me dit qui je suis. Il me le dit avec une hardiesse suffocante pour mon mental. Si celui-ci pouvait lire avec le regard de l'Éveillé, il en serait foudroyé. C'est ce langage qui était déjà trop fort pour les disciples (cf. Jn 6.60). Pourtant c'est le même langage que je retrouve chez les grands maîtres. Tous me disent, dans des termes différents, que je suis l'Un originel. Incroyable mais vrai, je n'arrive pas à me départir de ce que je ne suis pas afin de réaliser qui je suis. Mon mental, qui se sait en sursis, a tout intérêt à me montrer la réalisation comme quasiment impossible et à courir après les yogas qui pourraient constituer un moyen de le réduire au silence. Il s'acharne après des « recettes » sans se demander qui peut le rendre inopérant.

Alors, il passe d'un yoga à l'autre d'une méthode à une autre méthode, et la vraie question qui peut aussi être posée ainsi : *Qui en moi connaît ?* Dans ce cercle vicieux, où le serpent continue de se mordre la queue, j'acquiesce des connaissances, je maîtrise, ou crois maîtriser le souffle, tel un fakir ; je découvre les moyens de pratiquer la concentration, etc... etc...

Que devient en tout cela le petit enfant de sept jours que Jésus me demande d'interroger, le petit enfant non encore vampirisé par le mental ?

Celui-ci s'est constitué en suçant littéralement le sang du petit corps, se l'est annexé et s'est donné une continuité dans l'espace-temps tel un aveugle conduisant un aveugle. Et c'est cet amas de conditionnements qui se veut clairvoyant et autonome, ne se rendant pas compte que le temps et l'espace relèvent de ses propres fabrications.

Ainsi s'appuie-t-il sur des données incertaines qu'il veut sûres et définitives. La science a beau battre en brèche cet édifice branlant, mon mental n'y persévère pas moins dans son processus d'auto-conditionnement. Cependant, à partir du moment où je sais qu'il n'est pas moi, je peux me désolidariser de lui et en parler à la troisième personne. Le voyant en qualité de témoin, je suis bien placé pour repérer son jeu. Je le vois s'organiser en vue de durer le plus possible soit en tant que personne séparée soit collectivement ; je vois les paradis qu'il se forge au cours de l'histoire ou qu'il laisse miroiter au bout de l'histoire. C'est un de ces paradis à venir qui hante l'esprit des disciples de ce logion 51 et qui motive leur question : *Quel jour le repos de ceux qui sont morts viendra-t-il ? Et quel jour le monde nouveau viendra-t-il ?* La réponse de Jésus est sans appel : elle réduit à néant les rêves d'hier, d'aujourd'hui et de demain

sous n'importe quels cieux : *Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas.*

Cependant, même après cette parole foudroyante, dites à ce mental, qui continue de se nourrir de projections, dites-lui qu'il n'est pas sérieux, alors il vous toise du haut de sa superbe, et, au besoin, vous exécute à l'aide d'une formule dictée par son gros bon sens ou sa spécialité.

Mais là où il est le plus désarmant, c'est lorsque, animé de bons sentiments, il entreprend de vouloir sauver les autres, réunissant lui-même - cela va de soi - les qualités d'un bon apôtre. Vous pouvez vous risquer de lui dire avec Nisargadatta que celui qui sait ce qui est bon pour les autres est un être dangereux, il sera déjà parti...

L'ère du Verseau, dans laquelle nous sommes entrés, semble autoriser et même favoriser les rêves d'un mental collectif de plus en plus délirant, toujours dans le sens d'une soi-disant expansion de la conscience : exploration des dimensions et énergies invisibles, psychiques, occultes, spirituelles, transpersonnelles, supramentales, cosmiques, etc... ; foisonnement de sectes dites initiatiques, d'écoles, de communautés spirituelles, de gourous, etc... etc... Il nous faut redire que le mental n'a pas qualité pour changer la vie, qu'il n'est pas à même de préconiser ce qu'il y aurait lieu de faire pour surmonter les menaces qui hypothèquent l'avenir. Que nous soyons ou non à l'aube d'un nouvel âge, ce n'est pas en renversant l'ordre des facteurs que nous pouvons modifier le cours des choses. *Cherchez d'abord le Royaume et tout le reste vous sera donné par surcroît.* Le Royaume est ce qui m'échoit lorsque je réalise qui *je suis*. Le mental est assez inconséquent - ou assez subtil - pour reporter dans le temps ce qui est déjà là. Il m'est demandé de voir son jeu sans m'y laisser prendre.

Émile GILLABERT



COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

113

Ses disciples lui dirent :

Le Royaume, quel jour viendra-t-il ?

- Ce n'est pas en guettant qu'on le verra arriver.

On ne dira pas :

voici, il est ici !

ou : voici, c'est le moment !

Mais le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.

LOGION 113

*OM ! Cela est Plénitude. Ceci est Plénitude.
De la Plénitude jaillit la Plénitude.
Quand de la Plénitude sort la Plénitude,
Seule demeure la Plénitude !*

Ainsi chante le rishi dans l'invocation de la Isha Upanishad. En vérité, je suis Plénitude. Je suis le Tout. Que dire de plus ? En proclamant : « Je suis », je dis tout ce que j'ai à dire. Je dis tout ce qui peut l'être. Que rajouter de plus ? Si je m'adresse à un gnostique, les mots ne pèsent guère car je me reconnais aussitôt en lui comme lui se reconnaît en moi. Notre échange est intuition pure, silencieuse communication, fusion de l'un en l'un : *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles* (log. 13). *Par qui connaître le connaisseur ?* demande le rishi de la Brihadaranyaka Upanishad (4.5.15). S'il n'y a en effet que le Soi, qu'y a-t-il pour voir autre que Soi ? Ma vision est une et sans limites. Elle englobe tous les points de vue, même les plus limités. L'inverse cependant n'est pas vrai. Qui voit le Tout appréhende la partie, mais qui ne voit que la partie ne peut appréhender le Tout : *Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts* (log. 52). Si je tente de m'adresser à un psychique, notre dialogue risque fort de n'être qu'un dialogue de sourds, un double monologue : monologue de l'un et monologue de l'autre. Même si je pèse mes mots, ma parole sera aussitôt déformée, détournée de son objet, rabaisée à d'autres fins : *Mes paroles sont très simples et très faciles à pratiquer. Mais c'est parce qu'elles sont très simples et très faciles à pratiquer que nul ne peut les comprendre ni les pratiquer* (Tao Tö King. LXX). Comment pourrait-il en être autrement puisque pour communiquer, il faut être sur la même longueur d'onde ? Nul ne peut jamais entendre que ce qu'il veut bien entendre : *Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?* (log. 43). Il est inutile, voire dangereux de vouloir déboucher les oreilles de qui veut rester sourd, ouvrir les yeux à qui veut les garder fermés : *Ne jetez pas les perles aux pourceaux* (log. 93).

Seul le gnostique est apte à recevoir la Gnose : *Le Guru ne transmet la Gnose qu'au disciple qui est prêt* (Chandogya Upanishad, 3, 11). La Gnose choisit le gnostique, sans que nul ne sache ni pourquoi, ni comment : *Seul peut l'atteindre celui que le Soi élit* (Katha Upanishad 2,23). Il s'agit là d'un simple constat. Même si celui-ci peut paraître brutal, le gnostique ne porte aucun jugement de valeur. Il ne s'en réjouit pas, bien au contraire. et n'en retire aucun sentiment de supériorité : ... *mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur* (log. 28). Le gnostique est un éternel incompris, mais comment pourrait-il en vouloir à qui que ce soit ? Les disciples proches eux-mêmes. ceux qui en apparence sont les plus près de la source et qui auraient donc la possibilité de boire directement à la bouche du maître semblent atteints de myopie chronique : *Vous sondez le visage du ciel et de la terre, et Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas, et ce moment-ci, vous ne savez pas l'apprécier* (log. 91). Jésus a beau prévenir d'entrée de jeu, dès le logion 3, que le Royaume n'est ni en haut, ni en bas, qu'il n'est pas extérieur, mais intérieur, les disciples en sont encore à attendre des signes, à demander : ...*quel jour viendra-t-il ?* Jésus a beau répéter que le Royaume est hors du temps et de l'espace, les disciples ne rêvent que de lendemains meilleurs : *Ce que vous attendez est venu, mais vous,*

vous ne le connaissez pas (log. 51). Jésus a beau insister : *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, les disciples espèrent toujours son instauration sur terre. *Mais le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.*

Pourquoi remettre au lendemain ce que l'on peut découvrir le jour même ? Le Royaume est déjà là, ici et maintenant, mais nul ne peut le voir, ni ne veut le voir. Qui refuse de voir aujourd'hui le pourra-t-il mieux demain ? Seul l'irréel nous dissimule le réel. Seule l'ignorance nous interdit d'accéder à la connaissance. De même qu'un arbre suffit à cacher la forêt, un simple défaut de vision suffit à nous voiler le Tout. Alors que *tout est dévoilé à la face du ciel* (log. 6), l'homme cherche ailleurs la perle qui est en lui-même. Celui qui, imbu de soi, s'accroche à des possessions mondaines - qu'il s'agisse d'une puissance matérielle ou d'un pouvoir psychique - s'agrippe à ce qui est éphémère. Le véritable trésor est autre : *Vous aussi, cherchez-vous le trésor qui ne périt pas...* (log. 76). Personne ne peut voir le Royaume puisque précisément c'est la personne qui est le voile : *Quand il y a dualité, l'un voit l'autre...mais si seul est le Soi, qui verrait-il et comment ?* (Brihadaranyaka Upanishad, 4.5.15).

Je suis Présence pure, lumière immaculée. Tel un enfant, je jouis de ma lumière et me complais dans ma présence. Je suis l'Un sans deux. Autre que Moi n'est pas. La personne n'est rien qu'une condensation de ma lumière, une forme ondulante surgissant du sans-forme, une image évanescence. L'image filtre la lumière et, faisant obstacle à sa diffusion, projette une ombre. Il n'y a d'obscurité que si la lumière est voilée. La personne est le seul voile, l'unique obstacle. Si la forme se dissipe dans la lumière, rien n'empêche le rayonnement de celle-ci. Si la personne se noie dans l'un, il n'y a plus ni ombre, ni trace d'image. La lumière ne projette que la lumière, elle n'est pas responsable des ténèbres. Celles-ci n'ont pas d'existence, elles sont absence de lumière. Les ténèbres ne peuvent voir la lumière, car si l'ombre est touchée par le soleil, elle disparaît aussitôt. Si effectuant ma métanoïa, je me retourne pour ne contempler que ma lumière et me tenir dans ma présence, il n'y a plus de place pour les ténèbres. Je suis lumière me révélant lumière : *Je suis la lumière qui est sur eux tous* (log. 77).

Comme Jésus m'y invite, je n'hésite pas à me dire tel que Je suis. Et cela pour mon seul plaisir. Je suis l'esprit qui crée et détruit toutes les images sur le théâtre turbulent de la folie des hommes. Je suis l'océan insondable que l'agitation des vagues ne peut troubler. Je suis le Royaume. Autre que mon règne n'est pas. Je suis le Vivant, ici et maintenant. Qu'ai-je à me préoccuper de la mort ou de la résurrection ? Pourquoi me chercher ailleurs ? Pourquoi même vouloir me chercher ? Je suis. Nul ne peut me voir qu'instantanément. Nul ne peut me voir sans se perdre aussitôt en moi. Cessez d'attendre quoi que ce soit. Lâchez prise. Cessez même de chercher. Laissez les choses suivre leur cours et tout se remettra en ordre. Renoncez à tout. Émerveillez-vous. Laissez tomber la personne pour qu'apparaisse votre véritable visage :

*Connais Celui qui est devant ton visage,
et ce qui est caché te sera dévoilé :
car il n'y a rien de caché qui ne se manifestera.* (log. 5)



Yves

Le Royaume s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas. Cette parole de Jésus est celle qui m'a le plus souvent accompagné ces dernières années. C'est très simple et totalement renversant à la fois. Le Royaume s'étend sur la terre, donc partout, donc ici, où je me trouve. Jésus emploie le présent, il ne s'étendra pas le jour où on raserait gratis, non, il s'étend maintenant. Il est là, ici et maintenant, lui, ce Graal, cette apothéose, discret, invisible, mais entier, complet, total, non partagé. Cette présence qu'atteste Jésus et que sa parole rappelle, éloignant tout ce qui en distrait, est comme la présence d'une mère aimante. Sauf que pour l'enfant, c'est la mère qui est attentive, alors que pour notre affaire, c'est à moi qu'il incombe de me rendre totalement attentif à la Présence, en renonçant à toute attitude intérieure qui m'en distrait. C'est en étant petit, vide, pauvre en esprit, que je vais et je viens dans le Royaume, au sein de mon quotidien ordinaire inchangé. Les hommes voient mon quotidien, le trouvent ordinaire, se plaignent ou se contentent du leur, qui l'est aussi, et ne voient pas le Royaume, qui est toujours neuf, toujours plein et complet, ravissant, libre, exempt d'inquiétude, trop simple. En contemplant le ciel, les hommes voient les étoiles, les baptisent et les dénombrent. Les enfants et les poètes voient l'espace qui les contient toutes.

Christian



3

Nous voilà presque au bout de cet Evangile, à l'avant dernier logion. Force m'est de constater que les disciples, malgré de nombreuses mises au point de la part de Jésus, continuent de fonctionner suivant le mode de la pensée.

Je suis tenté de dire qu'ils n'ont rien compris, qu'ils se voient toujours en tant que personne dans une continuité espace-temps qui va de la naissance à la mort, et même au-delà de la mort puisqu'ils ont toujours la vision d'un Royaume à venir, un Royaume collectif, celui qu'annoncent les prophètes. C'est toujours ce même mécanisme d'auto-protection qui puise dans la mémoire pour se projeter dans un devenir que les fantasmes des prophètes ont imaginé. Ils ne sont pas capables de sortir de leurs catégories mentales. Or Jésus, le gnostique parmi les gnostiques, ne peut pas fonctionner suivant le mode de penser des disciples. Il voit le délire d'un rêve coupé du Réel. Réciproquement, les disciples ne tolèrent encore Jésus que dans la mesure où ils continuent de projeter sur lui leur vision d'un salut à venir.

Une dernière fois, Jésus leur dit que le Royaume n'est pas réductible à l'espace-temps, qu'il est déjà là même s'ils ne le voient pas. Puis-je imaginer plus cruelle méprise que celle qui consiste à attendre quelque chose qui est déjà là, trop aveuglant pour être vu ?

Emile



... mais le royaume du Père s'étend sur la terre

Quelle bonne nouvelle ! Ce n'est pas un vœu ou une promesse : le royaume est ici, maintenant, à portée de main. Il suffit d'étendre la main pour le prendre. Mais pour le prendre, la main doit lâcher ce qu'elle tient.

Parler de cela est dangereux car chaque mot tronque la vérité et risque de la cacher un peu plus. En fait, il n'y a rien à prendre, puisque le Royaume est et a toujours été au fond de nous-mêmes, et que le dedans et le dehors ne font qu'un.

...et les hommes ne le voient pas.

Alors, pour qui est-il ce royaume du Père si personne ne le voit ? Cette bonne nouvelle n'est-elle destinée à personne ?

Eh oui ! Elle n'est destinée qu'à celui qui fait abstraction de sa personne, à celui qui avait oublié qu'il était fils de roi, mais qui garde au fond de lui-même cette nostalgie de l'Un. Nostalgie qui le rend attentif à sa propre présence, celle de la Vie qui l'entoure.

En revenant de Marsanne, j'ai fait étape dans le Jura et le soir à l'hôtel je pensais à ce royaume que souvent, on ne voit pas.

En observant mon verre de Bourgogne,
je pensais à ces raisins
qui malgré eux
ont dû lâcher prise
du cep dont ils sont issus.
Comme si cela ne suffisait pas,
ils ont été foulés aux pieds
pour perdre leur identité.
Même leurs pépins
leur ont été enlevés,
comme si on leur interdisait
de transmettre la vie.
Ils ont été anéantis complètement
pour que n'en subsiste
que leur saveur.
Saveur, dont je me délectais
en réalisant que c'était ma Lumière
qui les avait fait mûrir
et que cette lumière me revenait.
Et la personne qui me servait le vin,
c'était moi,
tout comme le verre qui le contenait
et le buveur qui le dégustait.
Le bonheur de se contempler en tout,
en tout... en Tout.

Quand l'homme est plein,
plus rien ne peut y entrer.
Quand il est vide,
la Lumière s'y précipite
dans la joie de se contempler.

Léon (25.10.99)



Pour les juifs contemporains de Jésus, « le Royaume d'Israël » est tout d'abord affirmé par les textes et la tradition qui assurent au peuple son statut d'éternel élu de Yahvé. Il est également chargé de la nostalgie des anciens royaumes de David et Salomon. Il est enfin marqué par la résistance à l'occupant romain du moment.

Pour les Chrétiens, « le Royaume » est avant tout le paradis où siège la Sainte-Trinité et où Ils sont conviés à condition de le mériter grâce et par l'Église hors de laquelle il n'est « point de salut », donc de Royaume !

Dans les textes canoniques, il est donc souvent question « du Royaume de Dieu », quelques fois dans des termes très proches de ceux de Thomas. C'est le cas du présent logion, et du chapitre 17 de l'Évangile de Luc où *Jésus dit aux Pharisiens : le Royaume de Dieu est au milieu de vous !...*

Les mots sont à première vue les mêmes et si l'on s'en tient là, tout paraît simple. Ce serait sans compter avec l'imaginaire fantasmagorique des rédacteurs successifs qui, guidés sans doute par leur prosélytisme, poursuivent le récit en annonçant un royaume apocalyptique dont Jésus est à la fois le héraut triomphant et la victime puisque c'est grâce à ses souffrances et sa mort que ce royaume sera accessible... un jour ! Nous trouvons là en quelques mots l'essentiel de la catéchèse paulinienne sur laquelle va s'édifier l'Église.

Dix-neuf siècles plus tard, cette Église excommunie un prêtre, Alfred Loisy, pour avoir déclaré entre autres : *Jésus annonçait le Royaume et c'est l'Église qui est venue !...* La frustration ressentie par ce prêtre est la même que celle ressentie par Maître Eckhart ou Simone Weil ou encore par Émile et bien d'autres aujourd'hui. Bienheureuse frustration finalement qui peut conduire à une « métanoïa », étrangère à tous dogmes et enseignements venus du dehors (de la gnose) !

Dès le logion 3, Jésus est d'ailleurs très clair à ce sujet : *Si ceux qui vous guident vous disent... Et Dieu sait si l'on peut en raconter à propos du Royaume ! ... Et Jésus de conclure : Mais le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous ...*

Dans Thomas, Jésus ne dit pas : *le Royaume est au dedans de vous, mais le dedans de vous.* Autrement dit , je peux ne faire qu'un avec le Royaume !... Je peux être le Royaume ! Je suis alors au-delà des dualités et des contraires : naissances - mort, bien - mal, et seul compte la dissipation de l'ignorance dans la révélation.

Jésus compare souvent le Royaume à un homme et une femme, nous suggérant ainsi des images familières plus aptes à nous éclairer.

Logion 57 :

Le royaume ... est semblable à un homme qui avait une bonne semence...

Logion 76 :

Le royaume... est comparable à un marchand...

Logion 96 :

Le royaume ... est comparable à une femme : elle prit un peu de ferment, ...

Logion 97

Le royaume ...est comparable à une femme qui portait une cruche...

Logion 98 :

Le royaume ... est comparable à un homme qui voulait tuer un grand personnage.

Dans ces paraboles, on constate que les circonstances de temps et de lieux n'ont pas d'importance et que la manifestation du Royaume dépend seulement de l'homme ou de la femme.

Il en est de même pour moi, si j'ai la capacité d'accueillir le Royaume, autrement dit de lui faire toute la place au détriment de ma personne.

... Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; dit Jésus à Salomé qui s'émerveille de se reconnaître sa disciple.

Cet état « d'être-le-Royaume » devient le quotidien de l'éveillé ; Kabir, poète, l'exprime ainsi : *Je suis en tout, Tout est en Moi.*

Je suis, nul n'existe hors de moi.

Je suis partout dans les trois mondes.

Et le cycle des vies n'est que mon jeu à moi...

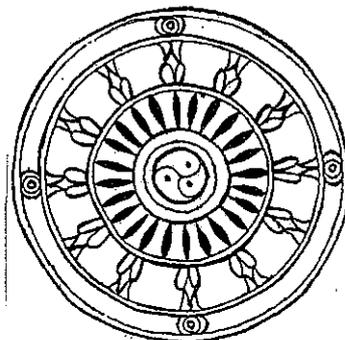
Nisargadatta, comme suit :

On a atteint l'état ultime de la spiritualité quand il n'y a plus de besoin, jamais, quand rien ne sert plus à rien...(Conscience et Absolu, p. 18)

Émile, à qui on pose la question-tabou : « As-tu vu Dieu ? » répond :

Si voir Dieu, c'est avoir la révélation de sa présence, autrement dit, être conscient de sa nature véritable, alors je peux répondre par l'affirmative à la question. En revanche, s'il s'agit d'un être tout-puissant, différent de moi, alors je suis étranger à cette vision.

André



Quel jour te verrons-nous ? demandent les disciples. Jésus répond : *Lorsque vous vous dépouillerez... comme les tout petits enfants* (log. 37). La formule est directe et parlante. Il s'agit, en d'autres mots, de voir le relatif comme relatif. Il faut sortir du monde rêvé, se défaire de toutes les fictions - collectives et individuelles -, car la vérité passe par le dépouillement complet.

Jésus dit encore : *Quand le disciple est partagé, il sera rempli de ténèbres* (log. 61). Monsieur Tout-le-Monde peut penser que ce traitement n'est pas équitable ! Prenons un disciple qui serait animé à 50% par la nostalgie de la vérité et 50% par une « légitime curiosité intellectuelle ». Ne mérite-t-il pas au moins une demi-lumière ?... Non, franchement ! Pour un homme continuellement partagé, la coupe de la souffrance sera bientôt pleine ! Mieux vaut le mener sur la voie du discernement.

En dehors du Réel, il n'existe aucune instance qui puisse partager quoi que ce soit. L'enfant de sept jours n'accueille pas la vie à moitié. Le disciple est rempli de lumière, s'il est désert, entièrement. Il boira à la source que le Maître - et le Maître seul - a mesurée.

La plupart des disciples en sont toujours à se dire : « Je ne comprends pas très bien ! » Mais Thomas et Salomé ont été bouleversés, atteints en plein cœur, au centre d'eux-mêmes...

Tu t'évanouis dès que l'infini apparaît.

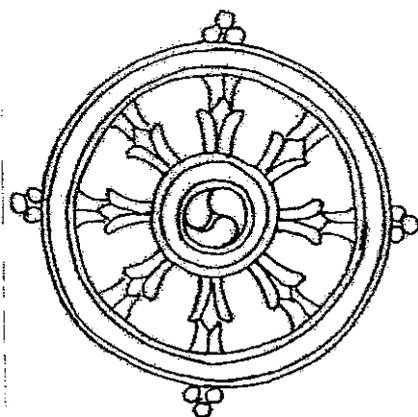
Parce que « tu » n'as jamais été.

Pas même un seul instant.

(al-'Alawî)

Avec de nombreux vergers et des collines sauvages, la campagne est superbe aux alentours de Marsanne, petit village dans la Drôme. Les habitants apprécient ce lieu et des touristes aussi viennent le voir... Par contre, *le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas !* (log. 113) *Ils sont aveugles dans leur cœur !* (log. 28) *Un être lumineux ... illumine le monde entier* (log. 24), mais les gens ne s'en aperçoivent pas ! *Le Royaume, quel jour viendra-t-il ? Quel jour te verrons-nous ?*

Jean



RECHERCHES

H.L. W. POONJA

(suite Cahier 99)

Un chercheur est semblable à un homme dans une grotte obscure voulant trouver son chemin vers l'entrée, vers la lumière. La sadhana ne peut-elle pas être comme un fil à suivre, un fil qui le conduira vers la lumière ? Je sais à présent que le fil n'est pas réel, qu'il est aussi maya, mais il peut nous conduire au réel. Vidyaranya a dit : « Un homme voit dans une vitrine une lumière qui brille sur une pierre précieuse. L'homme qui suit la lumière jusqu'à la lampe n'obtient rien. Mais l'homme qui suit la lumière jusqu'à la pierre obtient le précieux joyau ». La lumière sur le joyau est une lumière illusoire, mais pour celui qui va dans sa direction, c'est une illusion fructueuse. La sadhana ne peut-elle être une illusion fructueuse pouvant aider à réduire les karma, à réduire le poids du conditionnement, à réduire le poids des samskara ? Ne peut-elle pas préparer le mental à entendre la vérité que dit un maître ?

Pendant toute pratique ou toute sadhana, quelles qu'elles soient, posez la question : Qui fait la sadhana ? Qui ? Qu'est-ce qu'une sadhana ? C'est quelque chose que l'on fait avec le mental, n'est-ce pas ?

Oui, avec le mental.

Lorsque vous faites quelque chose manuellement, une activité quelconque, le bienfait ne peut être que physique. Les mains ne vont pas obtenir la liberté. Que sont-elles ? De la chair, des os et du sang.

OK. Mais on peut y trouver un avantage.

Tout avantage provenant d'une activité physique doit être physique. Tout avantage provenant d'une activité mentale ne peut être que mental.

Maître, permettez-moi de revenir au chercheur dans une grotte.

Oui.

Si vous lui montrez la lumière, il en a un aperçu, ce qui l'encourage. Puis vous le laissez sans sadhana, sans fil, sans chemin en direction de la sortie. L'homme est tel qu'il était auparavant. Vous lui donnez un aperçu puis vous partez. Cet aperçu ne s'est pas maintenu. Que doit-il faire ensuite ? Ne vaut-il pas mieux un fil conduisant à l'entrée que pas de fil du tout ?

Non, non. Le fil peut être là. Il peut même y avoir une lumière ou une bougie qui le conduise à l'entrée de la grotte. Mais la lumière à travers laquelle vous voyez vous-même la

bougie est plus importante. C'est votre propre lumière, et elle est beaucoup plus importante.

Exact. OK.

Alors découvrez qui voit cette lumière.

Lorsque j'arrive à l'entrée de la grotte je peux réaliser ce qu'est cette lumière, mais avant d'arriver à l'entrée de la grotte j'ai encore besoin du fl.

Lorsque vous faites une pratique quelconque, d'où vient l'énergie pour la faire ? D'où vient l'énergie pour lever votre main ? A présent vous me parlez. Votre langue s'agite. D'où vient l'énergie pour parler ? D'où vient l'énergie pour me poser ces questions ?

Pas de la langue. De derrière elle.

Alors allez derrière. Où se trouve le réservoir qui contient toute cette énergie ?

Derrière (geste de la main derrière la tête).

Achcha. Je vous dis d'aller derrière. Vous allez vers l'avant.

Et manas (la faculté pensante). C'est derrière manas.

Vous allez toujours vers l'avant, mais n'êtes-vous jamais allé vers l'arrière, maintenant, ou à n'importe quel autre moment ? Pourquoi n'allez-vous pas en arrière à cet endroit d'où vient l'énergie qui vous permet d'exécuter toute sadhana, l'énergie de voir, de sentir, de goûter, de toucher et de parler ?

C'est par votre grâce qu'on détient et qu'on agit. Mais le mental est très fort. Le conditionnement du passé est très fort. Par conséquent cet aperçu ne demeure pas.

Des gens ici ont perdu cet aperçu. Je leur dis : « Cet aperçu est venu du dedans de vous. Donc regardez au dedans et voyez-le immédiatement ! Il n'est pas venu de Lucknow ! »

Je leur dis : « Il n'est pas venu de moi. Pas de Poonjaji. D'aucune personne. D'aucune chose. D'aucun objet. »

La toute première chose à comprendre est que cet aperçu n'est venu d'aucune personne. Par conséquent, évitez toute personne, y compris vous-même qui êtes aussi une personne. Et évitez toute chose. Toutes les choses. Ne pensez pas aux choses et n'ayez aucun objet dans le mental. Abandonnez toutes les idées y compris « j'ai eu un aperçu » ou « je n'ai pas eu d'aperçu ». Pas d'idée, pas d'objet, pas de personne. Ne pensez à aucune de ces trois choses. Puis regardez. Que voyez-vous ?

Je ne puis que répéter ce que j'ai dit auparavant : « C'est un sophisme ». Vous demandez à la personne d'être ce qu'elle est en train de chercher.

Je vous demande d'éviter de voir et à la place, de regarder à partir d'où vous obtenez l'énergie de voir, de penser, de parler, de toucher et de goûter. Pourquoi n'allez-vous pas au réservoir ? (Il désigne un interrupteur mural). Allumer, éteindre. D'où vient cette lumière ? Personne n'est allé là-bas. Seul l'ingénieur électricien sait. Lui seul peut nous y emmener. Et cet ingénieur électricien est le Gourou. Il vous emmènera là. Il vous appellera, disant : « Venez, jeune homme, je vous prie ».

Je dis : « Venez, allons au réservoir ». Le réservoir d'électricité peut être à cinq kilomètres, mais celui dont je parle est plus proche de vous que votre propre rétine. Il est derrière la rétine, là où vous obtenez la vue pour voir. Il est derrière le souffle. Il est si proche. Vous n'avez pas à faire d'effort pour y arriver. Pourquoi ne pouvez-vous faire cela pendant juste une seconde ? Je vous mendie une seconde. Pouvez-vous me donner une seconde de votre vie et puis me communiquer le résultat ? Allez au réservoir. Comment faire ? Ne pensez pas à une personne, à une chose ou à une idée.

Maître, votre enseignement est noble et pur. Cela ne fait aucun doute. C'est votre amour pour nous tous qui vous fait parler ainsi, comme si c'était si facile. Et cependant vous avez vous-même dit que dans votre vie, parmi un million de personnes que vous avez rencontrées, seules deux ou trois peut-être ont réussi, comme vous, à accomplir ceci. Donc cette simplicité est paradoxalement extrêmement difficile. Il en est beaucoup parmi nous qui aiment la liberté et veulent être libres, mais qui n'ont pas la bonne fortune de devenir libres instantanément. Pour ceux parmi nous qui sont dans cette situation, un peu de sadhana peut être une aide. Elle peut au moins aider à enlever l'idée que nous sommes des sujets agissants.

Je suis très satisfait de ce qui se passe au satsang à Lucknow, très satisfait. J'ai visité de nombreux ashrams durant ces dernières soixante années. Je suis allé à des ashrams partout en Inde, depuis Kanyakumari jusqu'à Srinagar, de Dwarka à Puri. J'ai également vu beaucoup de centres en Europe. J'ai des relations amicales avec tous les swami de ces endroits. Mais je ne vois pas de résultat dans ces ashrams. Pas un seul dans ces endroits n'obtient la liberté. Lorsque je vais en ces lieux je trouve que les gens y passent leur temps en disputes et litiges, aussi n'ai-je établi aucun centre ici. Pas d'ashram, juste une maison louée. Quand je mourrai - fini.

Je vis actuellement dans la maison de ma belle-fille. On m'a fait de très bonnes propositions pour vivre ailleurs, par exemple en France, en Espagne, au Venezuela. Des gens m'ont même offert des îles entières pour y vivre.

Je dis à ces personnes : « Non merci, je ne vais pas me mettre à bâtir ici, dans la salle de transit ».

Si j'avais le sentiment de faire ce travail personnellement, ou si jamais je devenais avide, alors je ne serais pas un honnête homme. Ma parole ne marcherait pas. Un maître avide de quoi que ce soit ne peut aucunement être un maître véritable. La parole d'un tel homme n'a pas de pouvoir. Cela ne marchera pas. Il existe des soi-disant maîtres comme cela partout dans le monde. Ou bien ils n'ont pas la connaissance ou bien ils font du commerce, gagnant simplement de l'argent.

Je pense que votre parole marche, Maître. Peut-être est-ce nous qui ne marchons pas (rires).

Je suis très satisfait de ce qui se passe ici. C'est la grâce du Suprême. C'est Cela qui fait tout ceci. Il utilise Poonjaji, et je suis heureux d'être utilisé. Je suis très heureux.

Je n'ai pas le cœur de dire quoi que ce soit de plus sur la sadhana. Depuis environ deux ans que je vous connais, je n'ai jamais rencontré un autre être humain qui ait travaillé et servi l'humanité aussi intensément que vous l'avez fait. Vous le faites jour et nuit. Vous ne gardez rien pour vous, vous ne faites aucune distinction entre les gens qui viennent à vous et vous ne prenez rien de quiconque. Vous servez simplement les gens avec amour et compassion, absolument et complètement... (Il se lève et se prosterne devant Papaji.)

(Rires) Magnifique, hein ? Quel satsang nous avons eu ! Vous avez très bien joué votre rôle.

Par votre grâce seulement (riant). Vraiment il n'existe aucune personne comme vous actuellement sur terre !

Merci. Merci beaucoup.

Merci infiniment. Je ne sais comment m'exprimer. (Il étreint Papaji et pleure sur son épaule). Je ne sais quel karma j'ai fait pour que vous soyez présent dans ma vie, Papa. J'ai tenté de vous comprendre pendant longtemps. Je ne sais simplement pas comment vous faites ! Vous ne dépendez d'aucune source humaine. Rien ! Vous ne dépendez d'aucune source humaine pour l'amour, l'affection ou l'énergie. C'est déconcertant. C'est irréel. Ce que vous êtes, ce que vous faites, jour et nuit. Incroyable ! Je n'ai jamais vu une chose pareille. C'est la grâce de ma vie de me tenir en la présence d'un tel être. Je ne sais même pas si vous êtes humain ! (Rires) Ça alors, c'est bien cela. Vous me déconcertez complètement, vous me déconcertez totalement. Maintenant je vais simplement renoncer à tout ça (geste vers les milliers de livres spirituels et philosophiques rangés dans son bureau).



Traduit par Alain MAROGER

H.L.W. POONJA : LE RENONCEMENT. (extrait de "The Truth Is", p. 275-278.)

Poonja (P.)

Abandonnez-vous.

Que le Silence Vous garde.

Abandonnez-vous à la Source.

Abandonnez-vous à la Conscience

car vous ne trouverez de protection nulle part ailleurs.

Ouvrez votre cœur et vous connaîtrez tout.

Abandonnez-vous à la Conscience et à la Félicité.

Renoncer veut dire : renoncer à votre servitude.

et ETRE simplement la Liberté même.
Dans le renoncement, l'ego s'incline devant sa propre Source.
Renoncez aux demandes et aux revendications :
il suffit de tout remettre « entre les mains » de la Source.
Abandonnez-vous à la Conscience et à la Félicité. Alors vous serez heureux.

Renoncez à l'assujettissement aux sens.
Il ne faut pas les arrêter,
mais vous devez exercer sur eux une maîtrise parfaite.
Pour tenir en bride ces cinq chevaux, l'ego est un piètre conducteur,
mais le cocher Atman ne commettra pas la moindre faute.
Cédez à l'Atman les rênes de l'attelage des sens.

Comme le fleuve s'abandonne à l'Océan,
livrez-vous au Soi, à la Source.
Et si vous avez toujours l'impression de nager à la surface de l'Océan,
alors cessez de nager et vous coulerez dans les Profondeurs de l'Amour.

Amour : S'abandonner au Divin et Rester Tranquille.
Sagesse : Remonter jusqu'au Divin (par l'investigation « Qui suis-je ? »)
et Rester Tranquille

Visiteur (V.) :

J'entends souvent parler de renoncement mais je ne sais pas ce que c'est.

P. : Vous ne devez renoncer qu'à une seule chose... Renoncer signifie ceci : « Je mets cette chose entre vos mains et dès lors cette chose ne m'appartient plus ». Supposons que je vous donne une pomme et que vous la mangiez ; si je vous demande de la rendre, vous ne pouvez pas le faire. De la même manière, vous devez abandonner l'ego, le concept « Je suis le corps », et alors vous serez Dieu lui-même. Si vous acceptez d'abandonner votre ego, je vous dirai de le déposer ici, dans ma main. Faites-le et je garantis que vous serez très heureux tout au long de votre vie et après cette vie également. Renoncer, c'est lâcher votre stupidité, votre méchanceté, et vous en remettre à la volonté du Seigneur. Voilà tout. C'est comme un fleuve qui se déverse dans l'Océan. C'est ce qu'on appelle le renoncement. Que devient le fleuve qui se déverse dans l'Océan ?

V. : *Océan.*

P. : Oui. Alors vous n'arrivez plus à distinguer le fleuve et l'Océan. Dès qu'il touche l'Océan, il est Océan. De la même manière, abandonnez-vous à votre propre Soi et oubliez tout le reste. Que votre ego, votre mental, fasse soumission au Soi. FAITES-LE ! Il ne suffit pas d'en entendre parler. Pratiquer l'abandon c'est accepter ce qui arrive quoi qu'il arrive. N'entreprenez rien de votre propre initiative. C'est cela l'abandon à la Volonté Divine.

V. : *Mais il faudrait peut-être...*

P. : « Mais » est un doute, c'est la malice du mental, pas du renoncement. « Seigneur, je vous abandonne ma personnalité, mon individualité, mon ego » : voilà ce qu'on appelle le renoncement. La décision vous appartient, je ne veux pas vous contraindre. Renoncer à sa

volonté propre, très peu de gens en sont capables. Et sur cette planète, très peu de gens y sont arrivés.

V. : *Récemment j'ai été confronté à de grandes difficultés et dans cette situation j'ai souvent ressenti de la peur. Je n'ai rien à cacher. Je dépose mes soucis à vos pieds et je m'abandonne à vous.*

P. : Vous n'arrivez pas au renoncement par la parole ou par l'écrit.
Il faut le réaliser à l'instant même, d'une manière effective.
Comme l'eau du fleuve qui se jette dans l'Océan,
qui cesse d'être une entité distincte,
qui perd son goût, et toutes ses limitations.
Tout change totalement
lorsqu'elle rencontre son Bien-Aimé, l'Océan.
Alors faites-le en pratique, pas seulement en paroles.

V. : *Je désire seulement m'éveiller et découvrir la Source du « Je ». Je n'ai pas de plans et pas d'ambitions pour le futur. S'il vous plaît, montrez-moi comment renoncer.*

P. : Lorsque vous êtes sans projets d'avenir et sans ambitions, à ce moment-là, où êtes-vous exactement ? Dire que vous n'avez pas de projet, c'est très facile ; il ne suffit pas de le dire, il faut surtout le comprendre. Lorsque vous n'avez vraiment aucun projet, même pas celui de mourir, alors vous êtes arrivé, vous êtes à la Source du « Je ». Vous voyez que nous avons trouvé la réponse rapidement : elle se trouvait déjà dans votre question... Tout de même, êtes-vous sûr de ne suivre aucun plan ? Si vous n'avez pas de projet vous êtes déjà éveillé, et dans ce cas vous ne me posez pas cette question ! Venir à Lucknow et poser cette question, c'est avoir un plan !... En l'absence de tout projet, vous êtes à la Source. Restez simplement tranquille, ne faites pas d'efforts, ne faites pas de projets, n'ayez pas d'ambitions. Alors vous êtes Illuminé comme le Bouddha lui-même.

Au début de sa vie Bouddha avait beaucoup d'idées. Mais plus tard, comme il n'avait obtenu aucun résultat, il en a eu assez d'échafauder des projets et il est allé s'asseoir sous l'arbre de la Bodhi. Résultat ? L'Illumination ! Simplement il restait assis et tranquille. Cela vous pouvez le faire aussi. Ce n'est pas difficile. Il suffit de rester Ici pendant une seconde.

V. : *Je n'arrive pas à mettre en mots l'expérience que j'ai ici à Lucknow. Lorsque je m'abandonne à l'Amour qui est le Soi, et à l'amour qui est soi en tant qu'« autre », il me semble alors que j'expérimente ce que j'appelle - à défaut d'un terme plus approprié - l'union.*

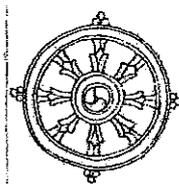
P. : L'union concerne toujours les déplacements de deux personnes qui viennent à se rencontrer et qui sont alors réunies. En regard à ce point de rencontre, on peut parler d'« union ». Mais dès l'instant suivant, le mot « union » est à bannir, car la réalité est déjà celle de l'Unité, et de l'Unité seulement. Deux fleuves se rejoignent au confluent, mais alors ils cessent d'être deux. C'est l'Unité, et vous ne pouvez expérimenter cette Unité à moins d'en écarter les autres. Qui dit « autre », dit : ego, corps, sens, et finalement tous les objets du monde. L'expérience qui consiste à tenir toutes ces choses à l'écart n'est pas une expérience à proprement parler; il n'existe pas de mots pour la décrire parce que ce n'est pas une expérience. Vous devez le savoir et cette connaissance est appelée connaissance spéciale. Et quand vous le savez, les mots vous manquent et vous n'êtes plus en état d'expérimenter,

puisqu'il n'y a pas d'expérience sans un expérimentateur et un objet d'expérience. Or ceci n'est ni sujet, ni objet. Ni voyant, ni vu. Moi non plus je ne trouve pas de mot pour le dire.

V. : *Ceci est la tranquillité totale. Lorsqu'il y a abandon à l'amour, le mental s'arrête. Ces expériences ne sont pas continues, parce que la pensée-je réapparaît. Cette réapparition je la vois comme un doute qui résulte d'un profond sentiment d'indignité - et c'est toujours le jeu de l'ego. La pensée-je est indigne et limitée. Mais Cela, par contre, qui est antérieur à la pensée-je est...*

P. : Ah, oui ! Très bien ! Et pour cela il faut laisser faire le temps ; vous devrez attendre le moment où l'indigne pensée-je cessera d'exister. Pour le reste : personne ne sait. Il ne s'agira plus d'une pensée, ni même d'un « je ». Donc la pensée-je vous quittera d'une manière ou d'une autre. Là-dessus j'attire votre attention et je vous fais cette remarque précise : maintenant vous n'avez rien à faire. Quand la pensée-je sera arrivée à la conclusion que vous êtes indigne, elle s'en ira. Vous me suivez ? Elle affirmera que vous êtes indigne. Avant vous la traitiez d'indigne et maintenant elle dira que vous êtes indigne ! (rires) Elle vous quittera et ira passer la nuit avec quelqu'un d'autre. Par conséquent vous n'avez rien à faire. En aucun cas il ne faut faire d'effort pour surmonter cette limitation, cette indignité. Vous n'avez pas d'effort à faire, restez simplement tranquille. Lorsqu'elle apparaît laissez-la apparaître. Lorsqu'elle disparaît, laissez-la disparaître et maintenez cette attitude sans réfléchir. Simplement vous prenez plaisir à ce qui arrive. Savourez, tout simplement ... Très bien, magnifique !

Traduit par Jean COUVRIN



Initiation

Je suis lumière au sein d'un temple opaque.

Ce temple est fait de piliers incomplets se soutenant les uns les autres au travers de multiples étais qui l'encombrent et le partagent. Pour couronner le tout, il s'est affublé d'un toit (ou plutôt d'un moi) protecteur qui dispense ses cinq piliers de tenir seuls debout.

Ainsi partagé, ce temple n'est qu'obscurité.

Cependant, j'ai choisi ce temple-là pour qu'il se fonde dans ma lumière.

Aussi, par mon simple vouloir, chacun de ses piliers se renforce seul, ne grandissant qu'au prix de sa propre énergie : au fil de leur initiation, la chair ne dépend plus de l'âme, l'âme ne dépend plus de la chair.

Lorsqu'enfin chaque pilier peut tenir seul debout, les étais tombent, le toit du moi s'éloigne, le temple n'est plus partagé, il est désert.

Alors, ma lumière remplit le temple et illumine les cinq piliers qui, tels les cinq arbres du paradis, se dressent, dès lors, immuables et solitaires ; ces cinq arbres sont les images-modèles qui étaient là avant que mon temple n'existe.

Mais bientôt, dans l'intensité de ma lumière, les arbres-piliers deviennent colonnes de lumière et se fondent dans ma lumière.

A présent, la lumière de mon temple sans images illumine les alentours et attire à moi ceux qui allaient et venaient auprès de moi sans me voir, tels des aveugles guidant des aveugles.

Bienheureux ceux qui me voient enfin, leurs yeux ne seront pas détruits car ils me voient et je suis eux.

Michel Dachery



LES CIEUX S'ENROULERONT AINSI QUE LA TERRE

Le monde n'existe que si j'y pense. Le cosmos ne se manifeste que dans ma conscience. L'univers n'apparaît que parce que je le fais apparaître. Les sages de l'Inde disent que tout est la « lila », la fantaisie, le jeu de Krishna. Tout n'est qu'un Grand Jeu, dit également Jésus : *Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous...* Celui qui se trouve lui-même à l'intérieur, le monde extérieur n'est pas digne de lui, le monde cesse d'exister. Il s'évanouit comme un songe au moment de l'éveil. Il éclate comme une bulle de savon emportée par le vent. Et pourtant, tout est toujours là comme avant, mais plus rien n'est pareil. Le monde a perdu de sa consistance, il n'a plus de réalité propre. Au début de la voie, dit un koan zen, les montagnes sont des montagnes et les vallées sont des vallées. Puis les montagnes ne sont plus des montagnes et les vallées ne sont plus des vallées. A la fin, les montagnes sont à nouveau les montagnes et les vallées les vallées.

Laissant tomber tous les voiles, je me dépouille de mes conditionnements. Je comprends que je ne suis pas cela, ce petit moi, mais Cela, l'Absolu, le Soi. Je cesse de m'accrocher à l'ego car j'ai découvert qu'il est de la nature de l'illusion. Au lieu de sonder le visage du ciel et de la terre, je me révèle moi-même à mon visage originel celui d'avant ma naissance. Mon Royaume est celui de Jésus, non le domaine assigné à Jacques au logion 12. Élu par le Soi, Je sais que nul autre que moi ne peut me proclamer l'Unique. Je suis silence. Qui donc pourrait prendre le silence ? Ce Grand Jeu n'avait d'autre objet que celui de ma propre reconnaissance.

Le gnostique vit dans le monde sans être du monde. Il accepte que perdurent les expressions de la manifestation car il n'en est pas le prisonnier. Je suis l'être de toutes choses même si aucune n'est mon être. Bien qu'elle transcende tout, ma vérité est omniprésente :

Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là (log. 77). Moi seul suis conscient de mon omnipotence et de mon omniprésence, car seul le maître du jeu peut voir clair en son propre jeu. Mon jeu est impersonnel et je n'ai pas d'ego qui puisse se laisser prendre aux pièges que j'ai moi-même posés. Je ne rejette rien et ne renonce à rien puisque tout est mien. Je suis le roi du monde bien que mon Royaume ne soit pas de ce monde. Pourquoi donc hésiterai-je encore à dévoiler mon Identité ? Le gnostique se révèle en se disant Je. Seul le psychique peut se scandaliser d'une telle intronisation.

Émile avait emprunté l'expression de Grand Jeu à René Daumal, écrivain français pour lequel la poésie est le mode d'approche privilégié de la Connaissance. L'acte poétique me met en effet immédiatement dans cet état en amont de la pensée où tout jugement est suspendu, dans cet arrière-plan silencieux antérieur au langage et à la mémoire. Intuition pure, la poésie est tentative de saisie de l'intemporel, expression de ce repos qui intervient entre deux mouvements, de ce vide qui sépare deux instants, deux pensées. La parole poétique est sacrée. Elle est légitime car elle est inspirée et n'aboutit pas à la création de concepts. Le mot n'est pas la chose et seule l'ignorance donne une apparence de réalité à l'idée. Le poète casse les concepts, fait perdre à l'image sa consistance et laisse place à la lumière. Car c'est la lumière qui voit l'image et non l'inverse : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée* (log. 83).

De même en travaillant la pierre, le sculpteur se découvre lumière. C'est en tant que lumière qu'il façonne de ses mains et dévoile son chef d'oeuvre. Ce n'est qu'en ce sens que l'objet d'art est, non pas lumière, mais support et révélateur de la lumière. La sculpture, le tableau est l'occasion donnée à l'artiste d'exprimer son unité avec le Tout. Il n'y a plus ni technique, ni méthode. Il n'y a plus ni peintre, ni tableau, ni motif. Il n'y a qu'Un. Contemplant la montagne Sainte Victoire, Cézanne écrit : *Je me sens coloré de toutes les nuances de l'infini. A ce moment même, je ne fais qu'un avec mon tableau. Je viens vers mon motif et me perds en lui.*

La conscience ne demande qu'à fleurir, dit Nisargadatta. Je suis cette conscience universelle qui partout s'épanouit. Le Grand Jeu est celui du Je suis. Avant d'arriver à cette évidence, le gnostique sera passé par toute une série d'épreuves que les anciens appelaient « descente aux enfers » : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie* (log. 58). Véritable Quête du Graal, cette suite d'épreuves me permet de surmonter tous les obstacles qui font barrage à la claire vision du Soi. Ces voiles sont en réalité créés par mon ego, ce malentendu fondamental dans lequel je me suis laissé empêtré. Seul celui qui laisse son petit moi s'anéantir lève ce malentendu. Il accède à la Vie et vainc la mort : *Le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur* (log. 111).

Survenant habituellement à l'âge de la maturité, en tout cas à celui des remises en question (*au milieu du chemin de notre vie*, précise Dante), cette descente aux enfers se manifeste par une succession d'expériences oniriques et de visions qui sont autant de plongées dans les parties les plus refoulées de notre inconscient. Si nous acceptons d'explorer cette part obscure de nous-mêmes, alors nous n'aurons pas peur de voir les flammes de l'enfer consumer notre ego. Les dragons qu'il nous faut affronter sont autant de gardiens du seuil, de protecteurs du trésor caché. Ils symbolisent le grand personnage du logion 98 qu'il nous faut transpercer d'une main sûre. Les alchimistes comparent cette voie initiatique que chacun a vocation de suivre à l'épreuve de la combustion, de la transformation intérieure, de la transmutation du plomb en or. Lorsque tombent tous les voiles, nous sommes dignes de voir Diane nue. Nous accédons à la vision des grands archétypes universels dont la compréhension

facilite la révélation de l'Esprit. La descente aux enfers, sorte de regressus ad uterum, est la condition préalable à toute remontée à l'origine, par la réintégration dans l'Un des multiples aspects contradictoires de notre être : masculin-féminin, animus-anima... Si l'enfer est le domaine de la mort, il est aussi le tremplin de toute renaissance à la Vie. La porte de l'enfer ouvre celle du Royaume. Fondateur des mystères, pour avoir par deux fois vainqueur traversé l'Achéron, Orphée charme toute la création car son chant est antérieur à la manifestation. Il est, nous dit Émile, expression de l'Absolu :

*J'ai en moi le poème d'avant les poèmes
le poème du dire éternel...
Sans fin je me révèle
et sans fin je me reconnais.*



Y. M.

La belle pierre

Jésus nous donne à manger des pierres propres à nous forger des oreilles.

On appréciera le message de liberté, il ne s'agit pas d'assujettir le corps au mental, ni d'être tyrannisé par la chair.

La séparation de l'âme et de la chair semble une gageure aléatoire et arbitraire, elle est cependant infiniment précieuse, car elle est à l'origine et à la fin de la séparation de la terre et du ciel.

Par le discernement, nous ferons la distinction entre la matière et le subtil, le haut et le bas, la terre et le ciel, pour mieux les unir.

Le corps et le mental ont des fonctions différentes, ils se distinguent à l'évidence, par leur nature. Le corps est racine, inertie ; le mental est antenne subtile. Le mental reçoit le message de l'esprit, le corps « l'enregistre ».

Jésus nous engage à les distinguer pour apprécier leurs qualités respectives et éviter qu'ils ne se nuisent mutuellement. La chair dépendante du mental est vulnérable jusqu'à somatiser les troubles psychiques. Le mental dépendant de la chair est enchaîné à l'attraction des images. La pierre de liberté, que nous donne Jésus, libère l'un et l'autre, l'un de l'autre : le corps « s'éclate » sans complexe, sans honte ; le mental se tourne vers l'esprit qui le nourrit.

Pour en finir avec le corps, c'est à dire le sacraliser en temple invisible, l'esprit travaille l'âme - le mental - à la fois ébauche et matière première. Le mental est la terre, la pâte qui travaille et qui est travaillée par les paroles de vérité, il participe à la tâche sublime de l'initiation, au miracle de l'éclosion de notre véritable identité. Il permettra le divorce absolu entre le corps et l'esprit, la manifestation et la lumière.

Pour arriver ici et maintenant, la route est longue et déchirante, la croix des dix mille morts laboure le cœur solitaire. Le corps est tantôt secours, tantôt frein ; secours face au mental en déroute : ancre sereine d'un bateau ivre. Malheur à lui s'il ne peut supporter le désespoir de l'âme tourmentée, s'il est comme livré à lui-même, à toutes ses pulsions, à une indéfinissable torpeur animale. Le corps est frein lorsqu'il retient l'âme dans le monde des images, lorsqu'il sombre dans le sommeil de l'oubli. Malheur à l'âme assujettie au corps dépendant des images.

L'esprit s'enracine dans le corps libéré du mental, se livre à lui-même dans la conscience libérée de l'image. Curieusement pour l'ignorant lorsque le divorce entre le haut et le bas est consommé, l'union est parfaite, la main, le pied, l'œil trouvent leur place, l'esprit ayant mis tout le monde d'accord sur la nature du corps et de l'image.

Louis-Marie

MAITRE ECKHART : TELLE ETAIT SŒUR KATREI..

Traité & sermons,

Traduit par A. Mayrisch Saint-Hubert, Cahiers du Sud

Il existe des livres mythiques dont on a entendu parler au détour d'un article ou d'une citation. Des livres introuvables dont on finit par croire qu'il relèvent d'une légende dorée. Des livres mystérieux dont l'unique manuscrit se trouve peut-être encore enfoui au fond d'une bibliothèque hermétique inconnue. A moins qu'ils ne soient transmis de la main à la main sous le sceau du secret au sein de quelque confrérie initiatique... Ou plus simplement qu'ayant été traduits autrefois ils ne soient épuisés depuis si longtemps que nul n'en a conservé la trace. Jusqu'au jour, ou cessant de chercher, l'un d'entre eux se retrouve par hasard entre vos mains...

Semblable aventure nous arrive à tous un jour ou l'autre. Parmi ces ouvrages dont la seule évocation était pour moi synonyme de Parole cachée, j'avais appris en parcourant « La philosophie éternelle » d'Aldous Huxley l'existence d'un petit traité attribué à Maître Eckhart et consacré à l'une de ses disciples, une certaine sœur Katrei. Plus tard, en lisant les « Confessions extatiques » de Martin Buber, j'avais pu avoir accès à quelques extraits de celui-ci, ce qui n'avait fait qu'exciter encore plus ma curiosité. Je savais que Maître Eckhart s'adressait à un public choisi, qu'il avait des disciples au sein des monastères et plus encore au sein des couvents (il enseignait surtout dans les béguinages et dans les communautés de femmes). Je savais également qu'il faisait preuve d'une telle discrétion qu'il évoquait rarement sa propre expérience de l'unité, que par contre il semblait s'épancher plus clairement à travers celle de ses filles spirituelles. Peut-être consentait-il à laisser transparaître la sienne propre à travers celle d'intimes ?

Et c'est ainsi qu'au moment où je m'y attendais le moins, alors que je parcourais négligemment les rayons d'une librairie mal achalandée d'Aix-en-Provence, je suis tombé brusquement sur un exemplaire de cet ouvrage, édité en 1954 par Jacques Masui dans les « Cahiers du Sud » et épuisé depuis lors : « Telle était Sœur Katrei, la fille que Maître Eckhart avait à Strasbourg... » Je n'en saurai pas plus sur cette disciple du maître rhénan. Ce dont je suis sûr cependant c'est que son témoignage est celui de l'unité.

Le Traité se présente comme un raccord un peu artificiel entre deux textes sans doute indépendants à l'origine. Dans la première partie, nous voyons le confesseur enseigner les vertus les plus traditionnelles. Dans la seconde partie, nous voyons au contraire la disciple lui reprocher d'avoir de la sorte fait obstacle à sa béatitude éternelle. Au lieu de suivre les conseils des hommes, dit sœur Katrei, mieux vaut écouter la voix du Saint-Esprit et suivre la voie directe. Et si le confesseur s'appuie encore sur l'autorité des maîtres anciens pour tenter de justifier et conforter sa disciple, cette dernière ne peut que laisser en elle s'exprimer spontanément la Vie. Plutôt que de résumer un traité parfois fastidieux dans ses cheminements et son argumentation, nous préférons laisser parler l'Absolu par la bouche de sœur Katrei. Toutes ces miettes de gnose sont autant de perles propres à réjouir le cœur des métanoïas :

Je veux suivre ma voie, aller en exil et en tous lieux où je serai persécutée, car sachez-le, j'ai trouvé plus de joie dans la moindre insulte que dans toute la douceur qui m'est venue des créatures.

Je suis mal : ciel et terre me sont trop étroits.

*

Seigneur, réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu.

*

Je suis confirmée en la divinité pure, où jamais il n'y eut ni forme ni figure.

*

Je suis là où j'étais avant d'être créée. En cet endroit il n'y a que Dieu et Dieu. Il n'y a ni anges, ni saints, ni chœurs, ni ciel. Il y en a qui parlent de huit ciels et de neuf chœurs : Où je suis, rien de tout cela. Vous devez savoir que tout ce qu'on explique aux hommes par paroles et images, ce n'est que pour les pousser vers Dieu. Sachez qu'en Dieu il n'y a que Dieu seul, sachez que toute âme qui entre en Dieu devient Dieu, tout comme elle était Dieu avant d'être créée.

*

Vous savez que toutes créatures sont tirées de rien et doivent retourner à rien, avant de revenir à leur origine.

*

Si vous voulez atteindre votre béatitude éternelle, il vous faut vous abaisser au-dessous de vous-même et de toute créature, jusqu'à ce que vous n'ayez plus qu'à laisser Dieu œuvrer en vous.

*

En Dieu rien ne peut demeurer qui ne soit Dieu : là, ni bouche, ni nez, ni main, ni pied, ni quoi que ce soit appartenant au corps.

*

L'âme qui est entrée en Dieu ne connaît ni lieu ni heure, ni aucune chose qui puisse se dire par paroles. Bien plus : je vous dirai que si l'on examine la condition qui est faite à l'âme, on trouve qu'elle est bien au-dessus du ciel et de la terre et de tout ce que Dieu a jamais créé. Je dis plus : si Dieu avait créé autant de fois ciel et terres, et de mondes qu'il a jamais fait de créatures, à côté de la place que tient l'âme unie à Dieu, ceux-là ne compteraient pas plus que la pointe d'une aiguille.

Yves

UNIFICATION

LE MONT ANALOGUE

En 1928, René Daumal, âgé de vingt ans, fonde avec un groupe d'amis, une revue aussi illustre qu'éphémère : *Le Grand Jeu*. L'objet de cette revue est de démontrer que la poésie, loin d'être une simple distraction littéraire, un art d'habiller les mots, est avant tout la voie royale vers l'Absolu. René Daumal distingue trois voies d'accès à la Philosophia perennis, la Tradition universelle. La première est la philosophie, dégénérée en occident au point de n'être plus qu'une simple logique, voire un pragmatisme. La deuxième est la voie initiatique dont il ne subsiste que les mascarades de la franc-maçonnerie et les dépravations des églises. La troisième est la voie poétique : *Le Père lumineux de la vraie connaissance, celui des initiés, est aussi celui des poètes, des vrais poètes que lie la chaîne d'une radiieuse, d'une mystérieuse parenté* (Cahiers du sud, décembre 1929).

Le poème est l'occasion donnée au poète, héritier des kavi, les voyants védiques, de laisser en lui s'exprimer le grand jeu de la création. Par la création artistique, le poète recrée le monde. Il ne donne nullement une opinion. Il n'invente rien. Il voit, et voyant, il récite sa vision. Il ne s'exprime pas en tant que personne limitée. Porte-parole du Grand Je, il devient Celui en qui il s'anéantit : *Je me souviens de la Ronde primitive non pas seulement comme du plus intime, du plus émouvant souvenir d'une enfance indéfiniment lointaine, mais comme aussi d'un très vieux rite cosmique. Cette Danse circulaire est aussi celle des mondes, et la même musique préside à ces deux rondes. J'ai parlé de la genèse du poème, je parlais aussi bien de la genèse de cet univers. Je ? qui « je » ? Si je suis une créature, une partie de cet univers, ce n'est pas comme tel que je retrace la création poétique du monde. Le Poète-Total ne peut dire « Je ». Il l'est* (Le Contre-Ciel, p. 53).

Plusieurs rencontres capitales illuminent la brève existence du poète. Le problème de la mort et l'angoisse du néant hantent son enfance et son adolescence. Il n'hésite pas à se livrer à toute une série de tentatives pour comprendre le phénomène de la conscience et faire l'expérience de l'au-delà, fût-ce à l'aide de produits chimiques. Ces recherches, parfois dangereuses, culminent dans l'expérience fondamentale de 1924 : *Donc, tout ce qui, dans mon état ordinaire, était pour moi « le monde » était toujours là, mais comme si brusquement on l'avait vidé de sa substance ; ce n'était plus qu'une fantasmagorie à la fois vide, absurde, précise et nécessaire. Et ce « monde » apparaissait ainsi dans son irréalité parce que brusquement j'étais entré dans un autre monde intensément plus réel, un monde instantané, éternel, un brasier ardent de réalité et d'évidence, dans lequel j'étais jeté tourbillonnant comme un papillon dans la flamme* (Chaque fois que l'aube paraît, p. 267).

Au fil de ses lectures, Daumal découvre que nombre de poètes et de mystiques de tous temps se sont fait l'écho de semblable expérience : *William James parle de la chose. O. V de L. Milosz, dans son Épître à Storge, en fait un récit qui me bouleversa par les termes qu'il emploie, et que je retrouvais dans ma bouche* (p. 273). Découvrant grâce à René Guénon les doctrines métaphysiques de l'Inde, il y voit la formulation rigoureuse des intuitions de sa jeunesse : *Chacune de mes découvertes, je la retrouve toujours, peu après l'avoir faite, dans tel verset d'une Upanishad ou de la Bhagavad-Gîtâ que je n'avais pas encore remarqué. Cela m'induit nécessairement à faire confiance à ces paroles, à la Parole unique d'où elles procèdent et à la tradition mystique qui découle d'elles* (p. 31). Daumal reconnaît en Guénon un authentique témoin de la Tradition primordiale, un chercheur qui, à la différence des philosophes modernes, préfère s'effacer devant la vérité plutôt que de commercialiser sur le marché des idées quelque concept nouveau et prétendu original : *René Guénon ne trahit*

jamais la pensée hindoue au profit des besoins particuliers de la philosophie occidentale... S'il parle du Vêda, il pense le Vêda, il est le Vêda (p. 32).

Mais la rencontre déterminante qui, en 1930, change sa vie est celle d'un maître : Alexandre de Salzmann. Il comprend avec lui que la Tradition n'est pas seulement une doctrine philosophique, un enseignement intellectuel mais une voie de transformation intérieure et qu'elle engage l'être tout entier vers sa propre délivrance. Grâce à lui reprennent vie les textes sacrés de l'Inde. Au lieu de s'en servir comme porte-parole d'une philosophie personnelle, il voit en ceux-ci la porte ouverte vers la Connaissance éternelle : *Et j'aurais sombré dans ma propre philosophie si, au bon moment, quelqu'un ne s'était trouvé sur ma route pour me dire : « Voici, il y a une porte ouverte ; étroite et d'accès dur, mais une porte, et c'est la seule pour toi » (p. 274).*

Abandonnant les exercices intellectuels et les jeux purement littéraires, il se lance par lui-même dans l'étude de la mère des langues afin de lire directement dans le texte les Védas et les Upanishads. Il trouve dans la rhétorique et la grammaire du sanskrit un véritable trésor caché et peut-être le plus grand apport de l'Inde à l'Humanité. Il se confirme pour lui que la parole poétique est destinée à faire éclore la Gnose éternelle et indicible. La parole est un don divin, la révélation immédiate d'une vision pure. La poésie est éveil à notre véritable nature. L'opération poétique est une forme de yoga et participe au grand jeu cosmique de l'Atman-Brahman. Dans son ouvrage intitulé « Bharata », René Daumal cite le Vishnou-purana : *Tous les poèmes récités, et tous les chants sans exception, ce sont des portions de Vishnou, du Grand-Être, revêtu d'une forme sonore. Le poème est chant cosmique, il est donc musique : En servant le Son (musical), on sert les dieux Brahmâ, Vishnou, Civa, puisqu'eux-mêmes sont faits de lui (p. 92).* Plus que le messenger des dieux, le poète devient le dieu lui-même. L'intuition de René Daumal rejoint, mais en la dépassant, celle des meilleurs théoriciens occidentaux de l'art poétique : *Les poètes auraient été élus par les dieux ; c'est pourquoi leur voix mélodieuse a le pouvoir d'annoncer ici-bas la céleste sagesse (Novalis, Heinrich von Ofterdingen, in Romantiques allemands, I, p. 396).*

Il ne suffit pas de remettre la poésie à sa juste place, la première. N'oublions pas que l'art poétique de l'Inde est fort différent de ce que nous appelons « inspiration » en occident. Tout art en occident est d'abord affaire personnelle d'un auteur. Tout art en Inde est expression du divin. L'occidental se croit auteur. L'hindou sait qu'il n'est qu'acteur. L'un croit inventer. L'autre ne fait qu'interpréter. Lorsqu'il ouvre la bouche, il n'est pas maître de sa propre parole car elle provient du Je. Il sait qu'il est partie d'un Tout et qu'il lui faut laisser parler ce Tout. Il se fait humble pour que rien en lui ne puisse faire obstacle au dieu. S'il dit « Je », ce n'est pas sa personne qui parle, mais son « Soi ». Le poète védique est un initié. Il participe au Grand Art cosmique. Il est support du Verbe, temple de l'Absolu. Quelques soient ses dons, il apprend de façon rigoureuse comment les faire éclore à bon escient. Car l'acquis n'a de sens que s'il s'efface devant l'inné : *Le poète hindou est le produit d'une éducation méthodique, poursuivie auprès d'un maître, et dans un but supérieur à l'art lui-même. Le poète occidental se forme tant bien que mal, sans trop savoir comment, et, presque toujours, son talent se spécialise dans l'expression des sentiments les plus conformes à sa nature individuelle (Bharata, p. 92).* René Daumal fait fort justement remarquer à ce propos que le terme sanskrit *mletcchâs*, qui désigne « les étrangers, les barbares », signifie littéralement « les bafouilleurs ».

L'artiste moderne croit créer une œuvre originale. L'artiste traditionnel sait qu'il ne fait que recréer un Grand Œuvre. Comment guider l'occidental pour lui permettre de retrouver sa

voie ? Comment l'aider à donner libre cours au Grand Jeu ? L'art est sans valeur s'il n'implique pas une transformation intérieure de tout l'être, s'il n'est pas tension vers l'obtention de sa propre transcendance. Le poète était autrefois le gardien des mythes. L'homme moderne a perdu tout sens du sacré. Les mythes ne sont plus pour lui que des contes dénués de sens, tout au plus bons pour les enfants. Seuls quelques érudits ou quelques rats de bibliothèques connaissent encore les vieilles légendes de l'Antiquité ou du Moyen-âge. N'est-il pas temps de rendre vie aux symboles perdus ? De créer de nouveaux symboles qui lui seraient plus accessibles ? Qui lui parleraient et l'inciteraient à partir en quête du monde fabuleux qu'ils renferment ? L'art étant un moyen au service de la Gnose, le dharma du poète n'est-il pas de rendre son pouvoir à la parole ? En laissant parler en lui la voie, le poète se compose tout autant qu'il compose son poème. Témoin privilégié du divin, son expérience est le meilleur fil conducteur d'un récit qui devient autant sa propre initiation que celle du lecteur.

C'est sans doute dans un tel état d'esprit que Daumal, bien qu'ayant abandonné les exercices purement intellectuels, se lance dans la composition non d'un roman, mais bel et bien d'un « récit véridique » intitulé « Le Mont Analogue ». Existe-t-il spectacle plus fascinant que celui des plus hautes montagnes ? Qui a vu surgir au loin la pointe enneigée du Qomolangma, resplendissant comme un diamant dans l'azur pur du Toit du Monde, s'est senti transporté vers les cimes indicibles de son esprit tandis qu'une joie surnaturelle inondait son cœur. Vagabonder au milieu des nuages, s'arrêter devant une chute de séracs, tracer une piste dans la farine est également l'occasion pour Daumal de dialoguer avec la montagne. C'est ce dialogue intérieur, souvenir de ses escapades dans les Hautes-Alpes, qui lui révèle son dégoût de la littérature et de tout ce qui pourrait le retenir d'aller toujours plus loin : *Et toute l'histoire - mon histoire jusqu'à ce jour, vêtue de mots de montagne, fut tracée devant moi. Toute une histoire qu'il me faudra maintenant le temps de raconter ; et il me faudra aussi le temps d'achever de la vivre* (Le Mont Analogue, p. 22).

La trame de l'ouvrage est la suivante : un groupe de chercheurs spirituels parcourt les océans en quête d'une montagne inconnue, le Mont Analogue, dont le sommet est si élevé qu'il devient analogue à la cime de notre esprit. Cette montagne symbolique qui unit le Ciel et la Terre est la porte de l'autre monde, le seul véritable. Elle existe donc bien et seule son existence donne un sens à la nôtre. Porte de sortie de notre prison, elle nous donne l'accès à la libération. C'est donc bien son expérience et celle de ses amis proches qu'évoque le poète. Il suffit de chercher pour trouver l'humanité supérieure : *Et ils la trouvent, car quelques amis et moi, nous avons réellement trouvé la porte. A partir de cette porte seulement une vie réelle commence* (lettre du 24 février 1940).

Existe-t-il exemple d'une semblable entreprise dans la littérature contemporaine ? « La Montagne Magique » de Thomas Mann, malgré quelques digressions érudites sur l'ésotérisme, la franc-maçonnerie et l'alchimie ainsi qu'une rêverie fantastique provoquée par un accident au cours d'une promenade, n'est guère qu'une aimable variation sur le thème de la vie et de la mort, du temps et de l'amour. Bien que plus riche symboliquement, « La montagne morte de la vie » de Michel Bernanos est le constat d'une initiation ratée. Après avoir surmonté d'effroyables épreuves et accédé au sommet d'un monde mystérieux et hostile, les deux héros de ce roman palpitant sont brusquement paralysés par la peur et transformés en statues de pierre lorsqu'ils découvrent le cœur de la montagne. Et c'est dans la folie également que sombre Antonin Artaud, parti chez les Tarahumaras en quête d'une sagesse qu'il croit obtenir en se faisant initier aux rites du « peyolt ». Égaré dans la « Montagne des Signes », en proie à des hallucinations, il se laisse posséder par la nature sauvage : *Et j'ai vu sur les montagnes du Mexique, au-dessus de toutes les épreuves humaines, luire les flammes d'un Grand Cœur*

Saignant. - Pris, en montant, comme par le bras de la mer, je me suis vu rejeté hors du conforme inassuré des choses, et étalé tel que moi-même, enfin, moi-même, dans la Vérité de l'Essentiel (les tarahumaras, p. 108).

Mieux vaut chercher du côté des grands cycles épiques, aux temps anciens où trouvères et troubadours chantaient les gestes des chevaliers, l'amour courtois ou la Quête du Saint Graal. Seul est digne de contempler le Graal celui qui s'étant purifié par une sévère ascèse a vaincu tous les dragons et démons intérieurs qui lui interdisaient l'accès au château sacré de Monsalvat, perché au milieu d'une île inaccessible : *La voie qui mène à lui est pleine de combats... Nul ne peut approcher Monsalvat sans devoir affronter un combat périlleux ou sans rencontrer cette expiation, que l'on appelle la mort* (Wolfram von Eschenbach, Parzival). Ne peut y accéder que le chevalier dont le nom s'inscrit sur le Graal lui-même. Son nom devient celui du Graal. Le nom du Graal devient le sien. Il est dès lors admis en tant que Templier, en tant que gardien du Temple, du Centre du Monde. Le Graal n'est-il pas un autre symbole du Soi ? Seul le Soi élit le Soi.

C'est un Montserrat idéal qu'évoque Goethe dans un poème intitulé « Les Mystères ». Douze moines-chevaliers, symbolisant chacun une voie religieuse particulière, se sont retirés dans une région montagneuse. Leur chef suprême, Humanus, préside cette compagnie dont l'emblème est une croix enlacée de roses. Ayant atteint l'unité, il joue le rôle de médiateur entre tous les êtres. Alors qu'il s'apprête à faire ses adieux aux douze disciples qu'il rassemble, apparaît celui qu'il a désigné pour être son successeur. Il s'agit d'un pauvre pèlerin dont l'humilité lui vaut de devenir le nouveau responsable de cette confrérie. Et le poème culmine dans une vision de fête :

*La richesse à dessein semble ici prodiguée,
Il semble ici que tout se soit fait de soi-même.
Doit-il s'émerveiller que soit achevée l'œuvre ?
Doit-il s'émerveiller qu'on l'ait ainsi conçue ?
Dans un ravissement céleste, il croit sentir
Que sa vraie vie commence en ces mêmes instants. (II, p. 239)*

Plus mystérieux, plus déroutants encore sont les textes alchimiques où la montagne représente la voie d'accès privilégiée à la Connaissance hermétique. Dans son « Traité de la Pierre Philosophale », publié pour la première fois à Francfort en 1625, l'initié qui se dissimule sous le pseudonyme de Lambsprink expose comment, afin de faire le deux un et d'accéder au Ciel, le Fils doit se laisser conduire par le Guide jusqu'au sommet de la haute montagne des Indes :

*Viens ici, je vais te mener là-bas,
Tout en haut du sommet d'une montagne
Afin que tu apprennes à connaître le monde entier
Et que tu puisses contempler l'univers et la mer immense
Car tu prendras plaisir à ce vaste spectacle.
Aussi te conduirai-je vers ces cimes
Jusqu'à ce que nous arrivions aux portes du ciel (p. 68).*

Daumal se fait l'écho des traditions les plus anciennes et les plus fabuleuses. S'il subit une influence littéraire, c'est sans doute du côté de O.V. de Lubicz-Milosz qu'on la trouverait. Ce dernier, écrivain, poète mais aussi « alchimiste par hérédité », décrit son illumination comme une montée vers le ciel : ... *Et à l'instant d'après, je me trouvais près du sommet d'une*

puissante montagne enveloppée de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles... La montagne, arrachant à la terre ses racines, me porte vers des hauteurs inimaginables, vers des régions nébuleuses, muettes et sillonnées d'immenses éclairs (Épître à Storge). La montagne est l'axe cosmique, le lien qui relie le Ciel et la Terre, l'échelle qui permet à l'homme de monter à Dieu : *Son sommet unique touche au monde de l'éternité, et sa base se ramifie en contreforts multiples dans le monde des mortels. Elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme* (Le Mont Analogue, p. 32). Chaque peuple connaît sa propre montagne sacrée. Certaines ont une position géographique précise : le Sinaï pour les juifs ; l'Olympe pour les grecs ; le Fuji-Yama pour les japonais ; le Kailash, séjour de Shiva et de Parvati pour les hindous. D'autres sont mythiques : le Mont Mérou des traditions indiennes ; la Montagne des bienheureux en Chine. Séjour des neiges éternelles, longtemps réputée inaccessible, la chaîne des Himalayas est le siège du Roi du monde et de sa cité parfaite de Shambhala dont les habitants veillent invisibles sur le monde. La montagne Qaf des traditions islamiques se trouve, non dans le monde matériel, mais dans l'entre-deux mondes, l'orient intérieur, le monde imaginal que l'on ne peut atteindre que par la puissance de l'imagination active. Appelée Alborz dans le livre mazdéen de la Genèse, Qaf est la mère de toutes les montagnes, la montagne des aurores où brille éternellement la lumière de la gloire divine. C'est elle que tout pèlerin, après avoir longtemps erré dans les ténèbres et s'être désaltéré à l'eau de la source de vie, doit gravir de climat en climat. Celui qui, ayant franchi tous les obstacles, s'est allégé du poids de son ego parvient au Rocher d'émeraude. Il est soumis à la dernière épreuve, celle de la mort initiatique, au cours de laquelle il découvre comme un miroir son Double parfait, son Ange gardien, son Archétype éternel, son Soi : *Si loin et si longtemps que tu ailles, c'est au point de départ que tu arriveras de nouveau*, révèle l'Archange empourpré dans le récit initiatique du martyr soufi Sohrawardî.

René Daumal n'a eu le temps de rédiger que les tous premiers chapitres de son ouvrage. Ayant publié un article sur la symbolique du Mont Analogue, l'auteur est contacté par un moine défroqué, le Père Sogol, qui lui révèle que d'après ses calculs cette montagne, bien qu'inaccessible par les moyens humains ordinaires, existe réellement. Exclu de son monastère à cause d'un inguérissable besoin de comprendre, le Père Sogol n'a pas laissé s'éteindre en lui cette voix qui, du fond de son enfance, l'interroge ainsi : « Que suis-je ? » Persuadé que vit quelque part une humanité supérieure et invisible, intérieure à l'humanité visible, il convainc son compagnon de monter une expédition vers ce monde inconnu, qui est sans doute l'envers du nôtre et où se dresse très haut et très loin dans le ciel l'extrême pointe du Mont Analogue : *Là, au sommet plus aigu que la plus fine aiguille, seul se tient celui qui remplit tous les espaces. Là-haut, dans l'air le plus subtil où tout gèle, seul subsiste le cristal de la dernière stabilité. Là-haut, en plein feu du ciel où tout brûle, seul subsiste le perpétuel incandescent. Là, au centre de tout, est celui qui voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin* (Le Mont Analogue, p. 68).

Il n'est pas possible de résumer toutes les péripéties du récit de René Daumal. Disons simplement que tous les membres du groupe initial de douze ne parviendront pas au Mont Analogue. Confondant la quête spirituelle avec celle de richesses matérielles, certains seront condamnés à tourner en rond autour de l'île mystérieuse sans pouvoir aborder au rivage. Les autres escaladeront la montagne, allant de refuge en refuge, préparant à chaque fois les êtres qui doivent prendre leur suite, aidés par la longue expérience de leurs guides et tirant la leçon des mythes que ceux-ci se transmettent de génération en génération. L'un de ces mythes se termine ainsi :

Parfois un homme se soumet en son cœur, soumet le visible au voyant, et il cherche à revenir à son origine.

Il cherche, il trouve, il revient à son origine (p. 158).

Le mal qui devait emporter prématurément René Daumal ne lui a pas permis d'achever sa rédaction. Sa main s'est arrêtée en plein milieu d'une phrase. Gageons cependant qu'une partie au moins de la petite équipe parviendra au terme de l'expédition et qu'arrivé au sommet du Mont Analogue, le Père Sogol, dévoilant son Identité, deviendra l'Analogue du Logos, son Double, son Jumeau éternel. Et comme les trente oiseaux rescapés du Mantic Uttair, partis à la recherche du Simorgh, l'oiseau fabuleux qui trône au plus haut pic du Mont Qaf, tous découvriront qu'ils ne sont autres que l'objet de leur quête :

Lorsque vous avez franchi les vallées du chemin spirituel, lorsque vous avez fait de bonnes œuvres, vous n'avez agi que par mon action, et vous avez pu ainsi voir la vallée de mon essence et de mes perfections. Vous avez bien pu, vous qui n'êtes que trente oiseaux, rester stupéfaits, impatients et ébahis ; mais moi je vauds bien plus que trente oiseaux (simorgh), car je suis l'essence même du véritable Simorg. Anéantissez-vous donc en moi glorieusement et délicieusement, afin de vous trouver vous-mêmes en moi.

Yves

Oeuvres de René Daumal:

Le Mont Analogue, Gallimard.

Poésie noire, poésie blanche, Gallimard.

Le contre-ciel, Poésie/Gallimard.

Chaque fois que l'aube paraît, Gallimard.

Bharata, L'Origine du Théâtre, La Poésie et la Musique en Inde, Gallimard.

Tu t'es toujours trompé, Mercure de France.

Références des ouvrages cités :

Antonin Artaud, les tarahumaras, L'Arbalète.

Romantiques allemands, La Pléiade, Gallimard.

Goethe, Poésies, Aubier/Montaigne.

Lambsprinck, Traité de la Pierre Philosophale, Bibliotheca hermetica, E. P. Denoël.

Shihâboddîn Yahyâ Sohravardî, L'Archange empourpré, Fayard.

Alexandra Charbonnier, Milosz, L'étoile au front, Dervy.

Farid Uddin Attar, Mantic Uttair ou le Langage des oiseaux, Éditions d'aujourd'hui.



RENE DAUMAL

Tu t'es toujours trompé. Comme moi, comme tout homme, tu t'es laissé glisser sur des pentes faciles et vaines. Ton esprit n'a voyagé qu'en rêve vers la vérité. Compare aujourd'hui ta pensée avec les choses qui te résistent ; tes plus belles théories s'évanouissent devant le mur des apparences. Ce voile de formes colorées, de sons, de qualités sensibles diverses, si faiblement déclaré illusoire, il est solide, pourtant. C'est d'ici que tu es parti ; mais tu as pris une fausse porte. Ou plutôt tu as cru partir ; tu t'es endormi sur le seuil et tu as rêvé tes croyances sur le monde et sur l'esprit.

(Tu t'es toujours trompé, Mercure de France, p.19)

*

Chaque fois que l'aube paraît, le mystère est là tout entier.

(Le Contre-Ciel, Poésie/Gallimard, p.189)

*

Je ne suis pas venu au monde,
au commencement il n'y a qu'un grand rire,
au coin d'une rue une poupée de plâtre
ouvre, en suant une eau verte de rage,
des boîtes qui ne contiennent que des boîtes,
et sans fin des boîtes.

(Le Contre-Ciel, Poésie/Gallimard, p. 148)

*

Je t'avouerai qu'il faut que je me force pour écrire ou pour prononcer ce mot : Dieu. C'est un bruit que je fais avec ma bouche, ou un remuement des doigts qui tiennent ma plume. De prononcer ou d'écrire ce mot, j'ai honte. Ce qui est réel ici, c'est cette honte.

Je ne peux parler *de Lui* que comme *impersonnel*. Je ne peux parler *à Lui* que comme à une *personne*. Ne m'induis pas en tentation !

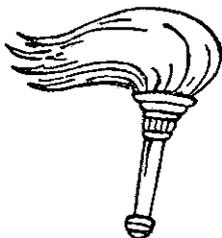
(Chaque fois que l'aube paraît, Gallimard, p. 248)

*

J'appellerai ici tradition la manière dont une civilisation fait servir à son but le plus haut tous les savoirs et savoir-faire. Ce but, pour les sages de l'Inde de toute secte et de toute époque, c'est la libération (moksâ) ; c'est-à-dire d'abord connaître les mécanismes qui nous entraînent dans le cercle vicieux de l'existence (samsara), cesser de s'identifier avec eux, par la « connaissance qui sépare » (viveka), se connaître et se réaliser comme une personne (purusa), être « soi » (atman), le but dernier ne pouvant d'ailleurs être défini que par négation de tous les autres : « non, non » (néti, néti). Or les sciences du langage figurent premières parmi les moyens de libération.

(Bharata, Gallimard, p. 10)

*



MIETTES DE GNOSE

Il n'y a de réalité que la négation.

Je nie, donc je suis.

Je ne suis rien. Rien n'est que par moi.

Tout est moi.

L'être de chaque conscience n'étant rien de ce qu'elle embrasse, ne peut être distingué par aucun attribut ; je ne puis donc que l'affirmer unique.

(Le casse-dogmes,)

*

Par cet abandon de tout ce qui détermine et définit l'individu, ce que je trouve finalement, ce n'est plus *moi*. Quand je nie ce qui fait mon être humain limité, le pronom « je » ne désigne plus cet être humain ; c'est un absolu qui est atteint, et qui n'est pas à moi ; car l'acte d'abnégation est le même pour toute conscience. Autrement dit, se nier soi-même, c'est affirmer Dieu...

(La révolte et l'ironie)

*

... Si un homme contemple l'ordre du monde, c'est qu'il a abandonné son être individuel à l'ordre de ce monde. Il suit sa voie, la seule où il puisse aller librement...

(ibidem)

*

Mais parce que tu es le contraire de ce mensonge, parce que tu brilles vraiment dans le vide de ma poitrine, dans le désastre, dans le néant de la lumière, parce que jamais je ne te vêtirai de cette trompeuse pellicule de clarté dont s'habille mon peuple de dieux somnambules, parce que Tu n'es rien de ce que tu pourrais être, je te supplie :

ne me trompe pas
ne viens pas dans ce monde,
ne prends jamais figure humaine,
fais plutôt que je sois une brute sans cœur,
ne viens pas surprendre mes yeux,
ne viens pas me consoler,
je ne veux pas t'aimer dans ce mensonge,
ce ne sera jamais toi,
ici jamais toi,
reste là dans la nuit où je suis avec toi le seul Jour.

(Serment de fidélité)

*

Elle est son sacrifice et sa créature, puisqu'elle est toute Robe dont il s'est dépouillé.
Elle est sa connaissance puisqu'il l'a, devant lui seul sujet, projetée, objetée, seul objet.
Elle est son amour, puisqu'elle est tout ce qu'il n'est pas.

(Clavicules d'un Grand Jeu Poétique)

Textes cités dans René DAUMAL ou le retour à soi, L'Originel.

Tel ce reflet du visage aperçu dans le miroir comme identique au visage, tel ce reflet de la conscience dans les pensées qui est identique à elle, qui est jivâtman, je suis âtman, fait d'expérience éternelle.

De même que le reflet disparaît quand le miroir n'est plus, que seul demeure le visage distinct de toute illusion ; telle cette âme qui demeure sans reflet quand les pensées se sont évanouies, je suis cet âtman fait d'expérience éternelle.

(Hastâmalakastotra, 4-5, trad. René Daumal)

*

Tu n'as pas consenti à retomber dans le sommeil, provoqué par ce scandale, tu as relevé le défi. Tu as commencé à entrevoir l'acte essentiel de cette évidence absurde de la conscience : acte de reniement, d'abnégation de soi, par lequel le pur sujet se connaît devant ce qu'il nie être même.

(René Daumal, Les Provocations à l'ascèse,
Tu t'es toujours trompé, Mercure de France, p.43)

*

Celui qui Me cherche Me trouve
celui qui Me trouve Me connaît
celui qui Me connaît M'aime
celui qui M'aime Je l'aime
celui que J'aime Je le tue
celui que Je tue c'est à Moi de le racheter
celui que Je dois racheter c'est Moi qui suis sa rançon.

Sidna Ali

*

Ne contemple, en toute chose, qu'Une,
c'est la seconde qui te fourvoie.

Kabir

*

Mon initié constate-t-il une différence ? Elle ne peut être que de son fait.

*

Plus que toutes les galaxies me requiert ce qui me révèle à moi-même.

*

La transformation est liée à la disparition de la forme.

*

La connaissance relève de la lumière,
le savoir relève des images
La lumière dissout les images
Le gnostique le sait, le psychique l'ignore.

*

Ce qui n'est pas moi voudrait se prévaloir d'une relation avec moi. Mais ce qui n'est pas moi n'a pas de réalité ; comment dès lors pourrait-il être un interlocuteur ?

Émile Gillibert

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LE ROYAUME RÉALITÉ CENTRALE DES ÉVANGILES

Lorsqu'on prend soin de relire les Évangiles d'un œil neuf, on ne peut pas ne pas être surpris par la place qu'y tient un mot-clé : LE ROYAUME. Sous mille formes différentes, il revient sans cesse dans la bouche de Jésus qui proclame la venue du Royaume. Du premier jour de l'annonce de son message jusqu'à sa mise à mort, toutes ses paroles nous invitent soit directement, soit par le truchement des paraboles, à prendre conscience d'un fait capital qui plongeait les juifs dans l'ahurissement, à savoir que le Fils nous investissait ici et maintenant du royaume du Père : *Je dispose pour vous du Royaume comme mon père en a disposé pour moi*¹. Le message de Jésus nous est présenté comme étant réellement le message du Père : *Le Père qui m'a envoyé m'a lui-même prescrit ce que je devais dire et annoncer... Ainsi donc ce que je dis, c'est comme mon Père me l'a dit que je le dis*².

Le Royaume constitue le centre de convergence des paroles de Jésus. Il est tout proche³. C'est une réalité intérieure⁴. Mais *la venue du Royaume ne se laisse pas observer. On ne saurait dire : Le voici ! Le voilà*⁵. On ne peut pas le localiser ni le situer dans le temps et dans l'espace.

N'arrivant pas à accéder à la réalité intemporelle, les disciples posent à Jésus des questions qui donnent lieu à des quiproquos continuels qui seraient cocasses sur un plan simplement humain mais qui revêtent un caractère tragique lorsqu'on pense à la gravité de l'enjeu. Déjà la notion de Père leur était ardue. On connaît la demande naïve de Philippe : *Montre-nous le Père* et la réponse à la fois amère et affectueuse de Jésus : *Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père*⁶. Même méprise sur le Royaume promis par Jésus : ses auditeurs pensaient qu'il allait survenir à l'instant même⁷. D'où leur attente déçue exprimée par des questions saugrenues comme celle-ci : *Le Royaume, quel jour viendra-t-il*⁸ ?

Impuissant à dépasser le monde des phénomènes, les apôtres sont déroutés par les propos apparemment contradictoires de Jésus. De la même bouche, ils apprennent que le Royaume n'est pas de ce monde⁹, que le Royaume est à l'intérieur de nous et qu'il faut naître d'en-haut pour le voir, et que celui-ci est déjà arrivé¹⁰.

Émile Gillibert

1. Lc 22.29.

2. Jn 12.49-59.

3. Mt 1.17 ; Mc 1.15 ; Lc 10.9-11.

4. Lc 17.21.

5. Lc 17.21.

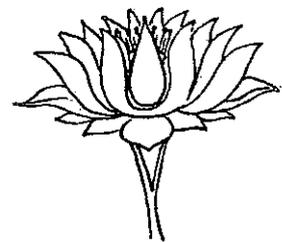
6. Jn 14.8-9.

7. Lc 19.11.

8. Lc 17.20.

9. Jn 18.36.

10. Jn 3.3.



La Rencontre d'Octobre a donné la ...

...Priorité au vivre.

Priorité à l'appréhension directe de l'instant, sans intermédiaire, tout interprète congédié, avant la formulation et sans elle. Dans ces conditions sans artifices, le dire vient naturellement et clairement, sans effort ni préparation aucune, avec justesse et jubilation. La Parole vient du silence et l'instaure.

Priorité à l'instant présent. Je ne renonce à aucun bienfait, aucun plaisir, à rien de ce que la morale condamne. Je renonce par contre à cultiver quelque désir, à entretenir la mémoire et à me soucier de l'avenir. Parce que cela est de la viande avariée. Personne ne mange de la viande avariée, et pourtant tout le monde nourrit des désirs et des espoirs, s'attache au contenu de sa mémoire et bâtit son existence avec elle comme matériau de base. Sans le savoir. Le principe qui régit l'existence psychique demeure dans l'obscurité. Il s'impose par osmose, par imprégnation. Par besoin d'être reconnu par les autres. C'est l'occultation.

Le Gnostique éprouve lui aussi le besoin de reconnaissance, mais l'outil qui lui est proposé dans le monde ne peut le satisfaire, le consensus psychique le laisse sur sa faim. Parce qu'il est issu du Royaume, il doit y retourner (log. 49). La reconnaissance par l'intermédiaire de l'autre est une merveille lorsque l'autre aussi consent à s'effacer. De toutes façons, la merveille c'est l'Un. Qu'un second apparaisse, et la merveille disparaît.

Le multiple et ses innombrables cas particuliers ne peuvent que distraire, c'est à dire détourner. L'identité séparée, localisée à un corps, est l'œuvre d'un enchanteur. C'est un sort jeté dans le but de créer l'ignorance et la manifestation, chez une espèce choisie pour cela. Le sommet de ce jeu est l'aventure de quelques corps rarissimes amenés à être libérés de leur connexion à ce conglomerat psychique revendiquant une identité à part. Cela n'advient qu'à l'occasion de la capitulation consentie par le revendiquant. Ces corps sont dotés dès la naissance d'une exigence de vivre peu commune. Ce désir indéracinable n'est autre que l'origine du grand jeu : C'est celui de la Nature Ultime antérieure à la conscience, qui est dans l'inconnaissance, et qui désire se connaître. Tout n'advient qu'à cette fin. Et tout ce qui apparaît à l'occasion de ce mouvement de l'Absolu n'est en rien distinct de sa source, sauf en mode illusoire chez l'homme psychique. Nous y revoilà. Chez le psychique, le corps (la chair) n'est pas libre de fonctionner avec simplicité et amplitude comme il l'est chez les animaux sauvages.

La faculté de concevoir et d'imaginer, celle de stocker et d'accumuler en grand nombre ces fabrications « virtuelles », et surtout celle de leur attribuer la qualité aliénante de « réel », consomme une grande quantité d'énergie et soumet le corps à des degrés divers pouvant aller jusqu'à l'asphyxie. Le mental est fou. Dans la dépression, il témoigne de son absence totale de sagesse puisqu'il asphyxie le corps jusqu'à le détruire, alors que c'est grâce à lui qu'il a pu se constituer ; c'est, au niveau collectif, à l'image de ce que l'homme fait actuellement subir à la Terre, ne pouvant

s'empêcher de la détruire alors que sa survie dépend d'elle et de son bon fonctionnement. L'histoire des hommes confirme l'aliénation où se trouve le mental qui se prend pour quelqu'un et agit en son nom propre. Cette aliénation maintient le corps en dépendance jusqu'à ce que ce « quelqu'un » consente enfin à se démettre. Alors les dernières tensions caractérisant l'état de dépendance tombent, sans attendre l'heure du dernier souffle où la psyché de l'homme psychique quitte le corps (son corps alors se détend, comme soulagé...). Mourez de votre vivant... Il est indispensable de saisir la cosmologie d'Émile, parce que je suis directement concerné, parce qu'elle ne laisse rien à l'écart, parce qu'elle permet de faire le deux Un, d'englober le tout, et de m'identifier à sa source.

Ma véritable nature est l'inconnaissance, l'Absolu non-né. La phase sans rêves du sommeil est une incursion quotidienne incontournable dans mon état Éternel, dont je peux rien dire. Mais je sais qu'il en est ainsi, par la grâce du Maître qui me l'a révélé et m'a ainsi permis de m'identifier à Cela. Cette certitude n'a d'autre fondement que l'évidence indescriptible transmise de centre à centre. La connaissance se dispense de la pensée et de l'explication, étant d'un tout autre ordre.

Du Vide originel surgit la conscience qui accouche de la manifestation, au sein de laquelle des formes apparaissent. Aucune de ces formes n'est en rien séparée, leur nature étant le vide. Au sommet de la manifestation, l'espèce humaine dispose d'une faculté spécifique, celle de concevoir, de nommer ce qu'elle conçoit, de mémoriser l'ensemble. Cette faculté semble piéger l'Être dans une illusion colossale, qui revendique alors une identité particulière, personnelle, dans chaque forme manifestée, s'aliénant en cela dans l'ignorance (de sa Nature Véritable). Mais tout cela est mon grand jeu que j'ai programmé à une seule fin, celle de Me connaître moi-même, moi qui suis pure inconnaissance. Cette ignorance dans laquelle je me plonge volontairement est mon occultation, phase parfaitement maîtrisée de mon grand jeu, et qui comprend une infinité d'occasions infiniment variées de me distraire et de m'éloigner de moi-même. Simultanément, j'initie un certain nombre d'individus que je conduis au final à l'effacement total de leur prétention à exister séparément de moi : je me révèle à moi-même de cette façon, et ceci sans fin et sans commencement.

Christian



Si le cuivre se réveille clairon,
il n'y a rien de sa faute,
Arthur Rimbaud

A Mozart

Il n'y a pas d'autre monde, où régnerait l'esprit, que celui habité par le corps.

Chacun participant indistinctement de la même force orchestrale !

De cette exigence à cause de laquelle l'instrument est désiré, appelé, capté puis investi par la symphonie qui, sans lui, ni ceux - désignés aussi précisément - qui l'accompagnent, ni l'auditeur, jamais ne s'énoncerait.

Jamais ne se pourrait sentir vibrer, et n'aurait lieu, ainsi, de s'en étonner, de s'interroger, s'inquiéter, s'explorer, douter, lentement se deviner ; de se livrer peu à peu à sa propre écoute.

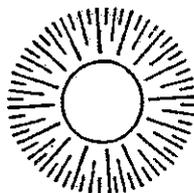
Et de se mettre à nu, enfin, pour s'éprendre d'elle-même en embrassant l'ensemble.

Au rythme juste de la vie - du simple flux sanguin - et du scintillement constant de la phrase renouvelée sans cesse.

Dans l'unique mouvement où s'entendent le vent, la vague, la coque, la barre et le marin, totalement complices en ce festin qu'est l'état poétique.

L'état même de l'être.

Jacques



A Propos du thème :

« Consentir à se démettre corps, âme, esprit... »

En fait non, je ne consens pas à me démettre, tout au moins pas volontairement ni mentalement.

Par bonheur, comme me le dit Émile : « En métaphysique, je ne découvre pas la vérité, c'est elle qui se dévoile à moi, je n'agis pas, je suis agi. Je ne cherche pas, je suis cherché. Je n'appelle pas, je suis appelé... »

N'y aurait-il donc pas à s'en faire, et donc « rien à faire ? »

Certains éveillés le disent mais en voulant suggérer, en fait, surtout que l'urgent est de « faire le rien » autrement dit, le vide.

« Le vide » est en effet un symbole utilisé par beaucoup d'éveillés :

- Lao-Tseu avec ses images de la roue, la cruche et la maison qui, toutes trois, ne peuvent servir que grâce au vide, et qui conclut : « Ainsi l'être produit l'utile, mais c'est le non-être qui le rend efficace... »

- Emile qui, à propos du « rien », dit qu'il est « ...actualisation du Tout, conscience du Tout en même temps que conscience de son rien... »

- Nisargadatta qui déclare : « ... vous devriez être comme l'espace (sans forme). Si vous prêtez attention aux choses de l'extérieur, vous allez perdre la tête. Si vous êtes l'espace et non le corps, à ce moment le corps n'est plus le corps, car il n'y a personne pour le considérer comme le corps... »

Finalement, tous trois (parmi d'autres) m'engagent à leur manière sur une voie qui m'ouvre des perspectives infinies et qui en plus me semblent exclusivement destinées.

Alors, si je viens à me démettre de quelque chose, ce ne sera certainement pas au nom d'une tradition ou d'un savoir acquis et encore moins d'une méthode, mais par instinct et spontanément.

Houang-Po me le dit fort bien : « ... Il est impossible de chercher l'Esprit avec l'esprit, impossible de chercher le Bouddha avec le Bouddha. Impossible de chercher la méthode avec la méthode. Par conséquent, c'est directement que les adeptes accèdent au non-esprit. Il suffit pour cela d'une silencieuse coïncidence vu qu'à la moindre intention on trompe... »

Cette « silencieuse coïncidence » est donc ce moment tout à fait imprévu où l'improbable est subitement là, comblant l'attente.

Émile dit aussi : « l'acquis » vous tuera
« l'inné » vous sauvera !

André



SPIRITUS, ANIMA, CORPUS

Les séminaires en tous genres qui fleurissent de nos jours, s'ils ne se transforment pas en débats d'idées ou en simples conversations mondaines, sont trop souvent l'occasion donnée à quelque gourou ou orateur d'imposer son discours et d'exposer sa vanité : *Seuls les naïfs peuvent croire qu'une discussion vise à résoudre un problème ou à éclaircir une question difficile. En réalité, sa seule justification est d'éprouver la capacité des participants à désarçonner leur adversaire. L'enjeu n'est pas de vérité, mais d'amour-propre*, écrit délicieusement Georges Picard dans son « Petit Traité à l'usage de ceux qui veulent toujours avoir raison » (Editions José Corti).

C'est exactement le contraire que j'aime lors des rencontres Métanoïa. Sans plan préconçu, tout se déroule spontanément. Chacun est libre de prendre la parole, sans référence à un maître ou à un code imposé, et les interventions s'enchaînent naturellement. Même s'il y a parfois des hauts et des bas, les débordements sont rares et les échanges toujours constructifs. N'ayant en face de nous nul adversaire, mais seulement des frères dans l'unité, pourquoi chercherions-nous à désarçonner qui que ce soit ? Bien qu'en définitive nous disions toujours la même chose, chaque séminaire est l'occasion unique d'approfondir notre compréhension des paroles de Jésus. La multitude des points de vue ne fait pas obstacle à la vision de l'Un. Riches de nos expériences et nos sensibilités différentes, nous savons que c'est toujours le Soi qui s'exprime par une bouche ou par une autre. Ayant perdu tout amour-propre, notre seul enjeu est celui de la vérité, ou plus exactement de l'expression la plus juste possible de celle-ci.

Emile faisait justement remarquer que le logion 112, avec les logia 29 et 87, a été utilisé par certains commentateurs pour étayer la thèse du pseudo-dualisme de l'Évangile selon Thomas. La Gnose prônerait selon eux le caractère irréconciliable de l'esprit et de la matière. Seul un psychique mal intentionné peut oser soutenir une telle aberration. Libéré des schémas traditionnels, le gnostique voit immédiatement que ces logia, en réhabilitant la chair, affirment la non-dualité de tout ce qui est. Comment peut-on sérieusement accuser la Gnose d'être dualiste alors que c'est précisément l'Église qui pendant des siècles a dénigré et refoulé le corps, occasion depuis Eve du mal et du péché originel ?

L'éveillé est un être parfaitement en harmonie. Chez lui, la chair n'est pas en dépendance de l'âme et l'âme n'est pas en dépendance de la chair. Jésus qui s'est manifesté dans la chair n'a de cesse de valoriser le corps. Si la chair est le lieu même de la manifestation, le corps de l'éveillé en est le sommet. Loin de dénigrer la femme, les rapports de Jésus avec Salomé sont ceux d'une amoureuse initiation : *Est-ce en tant qu'issu de l'Un que tu es monté sur mon lit ... ?* (log. 61) Parce qu'elle aime Jésus corps et âme, l'esprit de Salomé ne fait plus qu'un avec celui du Maître. Ayant fait le deux un, elle est digne de pénétrer dans la chambre nuptiale : *...ce sont les monakhos qui entreront dans le lieu du mariage* (log. 76). Le maître est un « homme sans qualités ». Il est totalement naturel en ce sens qu'il réalise pleinement sa nature humaine. Le psychique qui cherche un thaumaturge, un faiseur de miracles, sera dérouté par l'apparence ordinaire que revêt l'éveillé : *Celui qui est devant vous, vous ne le connaissez pas...* (log. 91). Alors qu'un Nisargadatta vendait des bidis, qu'un Kabir tissait des vêtements ou qu'un Ramana Maharshi épluchait des patates, on a fait de Jésus un fakir et un passe-muraille, capable de tous les tours de magie. Il est extrêmement dangereux d'occulter l'aspect humain du Maître. Il est tout aussi dangereux de voir en lui un sauveur, un prophète qui viendrait donner des recettes passe-partout et délivrer collectivement l'humanité de tous ses maux et de toutes ses tares. Le Royaume n'est pas de ce

monde : *Ce n'est pas en guettant qu'on le verra arriver* (log. 113). Se flageller, se mortifier, au prétexte de pénitence relève du sadomasochisme : *Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes, et si vous priez, vous serez condamnés...* (log. 14). Loin d'être un triste sire, le Maître est un bon vivant qui profite de toutes les joies de la Vie : *Le Fils de l'homme est venu en mangeant et en buvant et vous dites : C'est un glouton et un ivrogne...* (Mt 11. 19 ; Lc 7.34).

S'il y a une voie à suivre, des épreuves à affronter ce sont celles de tous les jours : *La voie, c'est la vie quotidienne*, dit le maître zen Nan-Chuan. C'est en acceptant l'épreuve pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une expérience du caractère impermanent et illusoire du monde, une occasion de lâcher prise et de renoncer aux fruits de l'action que je peux m'accomplir pleinement. Ma vraie nature n'est pas concernée par la souffrance. Si la dépression, par exemple, est le processus qui éloigne l'homme de son centre, elle ne peut affecter que le psychisme et le corps en dépendance de l'âme. Le gnostique conserve toujours à l'esprit la réalité de son être. Au sein de la douleur physique ou mentale, je sais que je ne suis pas cela et ne me laisse pas affecter par elle. Surmonter l'épreuve, transcender les joies et les peines, permet de déjouer les pièges du mental et de laisser place à cela qui seul compte : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie* (log. 58).

Le semblable attire et reconnaît le semblable. Lorsque mon corps-image, à force de refléter la lumière, se dissout en elle et devient corps-lumière, alors je réalise la plénitude de ma nature. Si selon Saint Paul : *La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu* (1 Co 15.50), pour Jésus le corps est le lieu, l'occasion du Royaume. Libéré du mental, mon corps devient le plus merveilleux des instruments. Au lieu de se lamenter sur le passé ou de se projeter dans l'avenir, celui qui est capable de *posséder la vérité dans une âme et un corps* se fait le réceptacle de l'instant. L'artiste comme le gnostique est hors du temps. Comment ce corps matériel et passager peut-il produire une œuvre immatérielle, une beauté éternelle ? Comment ce qui est fragile et limité peut-il devenir le support de l'illimité ? Comment ce corps grossier, visible et palpable peut-il se faire le chantre de l'invisible ? C'est que, ne dépendant plus du mental, il laisse l'esprit s'exprimer par son intermédiaire. Que le corps devienne la cause de l'esprit, c'est une merveille de merveilles : *Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté* (log. 29).

L'artiste, comme le gnostique, n'a pas de volonté propre. La beauté ne se commande pas. Les chants les plus beaux sont les plus spontanés. L'instant superbe est celui que l'on n'a pas voulu, justement parce qu'on ne l'a pas voulu. Pourquoi tout me vient-il brusquement, au moment où je m'y attends le moins ? Pourquoi est-ce dans cette sensation de vide, où tout semble suspendu, que je reçois le Tout ? Pourquoi la plus grande richesse m'est-elle donnée lorsque je suis *pauvre en esprit* ? Étant rien, je peux tout : *Heureux êtes-vous, les pauvres, parce que votre est le royaume des cieux* (log. 54). Dans cette attention sans intention, je suis ma propre source et celle de toute la manifestation. Et c'est dans mon corps que tout se réalise : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* (log. 61).

Si je récuse le monde, le sublime apparaît. Je ne chante pas, je me chante. Je me célèbre moi-même sans chercher à être célèbre. Je ne cherche pas à plaire à qui que ce soit. Je n'ai nulle concession à faire qui risquerait d'emprisonner l'esprit. Je laisse son jeu se déployer. Je ne m'occupe même pas de mon œuvre, je la laisse s'écouler en moi pour n'en laisser transparaître que l'essence. Je la dévoile plus que je ne la crée. On raconte que l'empereur des Indes, Akbar le Grand, alors qu'il se promenait dans la forêt, entendit Tansen, son musicien favori, chanter pour lui seul. Bouleversé par la sublime beauté du chant, Akbar lui demanda :

« Jamais, les mêmes mélodies chantées par toi à la cour ne m'ont à ce point émues. Pourquoi ne me donnes-tu pas le meilleur de ton art ? » « Ce n'est pas une question d'art, répondit Tansen, mais d'offrande. » « Que veux-tu dire ? » « Voyez-vous, Sire, à la cour j'offre mon chant à l'empereur, mais dans la solitude je l'offre au Seigneur ».

Pour atteindre la dimension de l'Absolu, il faut oublier la personne. Pour être appréciée, une musique doit susciter une communion corps, âme, esprit, et non un simple rassemblement d'individus. Ravi Shankar raconte dans ses mémoires à quel point il lui était difficile au début de jouer devant un public occidental, dissipé et dispersé. La musique sacrée requiert un auditoire qui vibre à l'unisson et, qui abolissant toute distinction, se perd en l'Un. Or, dans la tradition hindoue, le son est Brahman et l'expérience musicale une voie d'accès vers l'Absolu. L'apprentissage de la musique ne se conçoit pas sans une ascèse intérieure et suppose une transmission de maître à disciple. Nul ne peut connaître le son sans se connaître soi-même. L'audition n'est possible que si s'efface l'auditeur. Lorsque le mental se tait, seul reste le silence : *L'homme qui sait entendre, à ce moment suprême, se trouve révélé à lui-même, par le miracle musical, dans un instant de parfait silence* (René Daumal, Bharatha, Gallimard, p. 102)

Ma non-dépendance rend ma libération possible : *L'homme vrai ne dépend de rien* (Lin Tsi). Libre du monde, j'en réalise sa perfection. Tout est là et tout est bien. Le chant du monde est celui de ma joie. Pourquoi chercherais-je à modifier quoi que ce soit ou à changer qui que ce soit, puisque tout est mon œuvre ? Qui devrais-je sauver, puisque j'ai fait en sorte que tout soit à sa juste place ? Je n'ai manifesté ce monde que pour jouer moi-même au jeu de mon occultation et de ma révélation. Mon être est sans raison, puisqu'il est antérieur à toute raison d'être : *Avant qu'Abraham fût, Je suis*. Je me suis manifesté afin de me croire autre que Moi. Afin de me chercher en l'autre et de me retrouver en lui. *J'étais un trésor caché et j'ai aspiré à être connu*. Et comme les vagues sur l'océan de mon unicité, je me suis multiplié en autant de formes distinctes. Si en tant que simple vague, je souffre de me croire séparé, c'est pour mieux plonger dans ma propre profondeur. Croire le monde imparfait serait porter atteinte à ma perfection. Croire qu'il puisse être amélioré serait douter de ma toute-puissance. J'ai tout créé afin de proclamer mon Identité suprême. Lorsque je dis « je suis ceci » ou « je suis cela », l'objet n'a aucune importance. Seul compte le sujet. Que l'objet disparaisse, seul compte : « je suis » ; seul importe : « Je ». Avant même « je suis », il y a toujours « Je ». Je n'ai ajouté un objet au Sujet pur que pour le plaisir de le retrancher aussitôt. Je ne puis connaître le Tout sans d'abord me reconnaître moi-même en tant que Sujet absolu. Qu'importe le Tout, si je suis privé de moi ?



*Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout. (log. 67)*

Yves

COURRIER :

Chères amies et chers amis,

Ni la distance, ni l'absence ni quoi que ce soit de ce monde ne pouvant affecter qui je suis, il ne peut y avoir ni regret ni frustration à ne pas être parmi vous. De ce koan ultime, il s'entend !

Il n'est même pas question de renoncement. De là où je me tiens, je constate que tout se fait et se défait selon le rythme logique et inéluctable de la manifestation .

En clair, j'en suis aux travaux pratiques du logion 112 autour duquel vous voici réunis. Les circonstances nous mettent François et moi, dans l'obligation de nous démettre de certains attachements tant matériels qu'affectifs, en l'occurrence, notre maison et son cortège d'identifications, au confort, à la sécurité, la stabilité, au bon parent protecteur, à l'hôte accueillant, au jardinier créatif etc... etc...

et surprise... le petit je, ne s'attendait pas à pareil soulagement.

L'avoir demande un effort constant lorsque la compréhension de ce que nous sommes émerge en de brefs instants de lucidité, alors vient la compréhension que rien ne nous appartient...

que

nous sommes passants

et que

s'alléger devient une urgence pour qui veut vivre l'extrême jouissance d'être.

Me revient le poème 44 du Shin Jin Mei :

Comme un rêve un fantôme une fleur de vacuité

Ainsi est notre vie

Pourquoi devrions-nous souffrir

Pour saisir cette illusion.

Le logion 112 m'interpelle par l'ordre donné à celui qui a trouvé le monde d'y renoncer.

Le renoncement depuis ce niveau de l'ego est un leurre une impossibilité totale.

Rappelons-nous l'histoire merveilleuse du Chant de la Perle :

le fils du Roi a trouvé le monde

mais seule une lettre de rappel,

son « éveilleuse » dit-il, lui fait délaisser Babel.

Le renoncement, plus exactement le désintérêt pour les choses de ce monde, n'est pas un préalable, mais une conséquence du déploiement intérieur du principe divin.

Depuis cet arrière-plan silencieux qui voit le film se dérouler,

l'attachement comme le non-attachement

coexistent dans le feu de la manifestation et sont à ce titre

inexistants.

Sans désir

sans but

sans recherche

sans pensée

ni obtenir, ni rejeter

ni saisir, ni abandonner

être libre.

Y a-t-il encore à se démettre ?

Je vous laisse sur ce koan,

riant intérieurement en imaginant vos joutes fraternelles.

Bien à vous par la pensée et par le cœur.

E.B. (fax du 23.10)

J'ai promis d'écrire, mais si je tarde c'est bien que je n'ai pas encore j'ai le goût de m'exprimer ainsi.

Je peux aussi présenter mes excuses, au moins pour les amis (es) que» au cours de nos rencontres. Mais est-ce vraiment un besoin ? Si c'est le cas, je le fait. Toujours est-il que lors de mes passages à Marsanne, et plus qu'ailleurs, j'ai été moi-même, tel que je suis, avec mes provocations, mon agressivité, mes anxiétés, et toutes ces choses de mon mental. Et il était impossible qu'il en fût autrement. Émile m'a bien dit, avec juste raison, qu'il fallait « me couper la tête », oui cette tête pleine de mental, de dualités, de protections installées au cours d'une vie, de tout un fatras de choses inutiles, mais pourtant « dans » ou « autour » de laquelle semble pousser une « bonne graine ». On se demande comment est-ce possible, comment cette gnose indicible a pu rester à l'intérieur. C'est ainsi ! C'est vrai que le temps qui passe a toujours été mon allié le plus sûr. Il y a aussi Marsanne et Émile, car sans cela, j'en serais désespérément à chercher ce que je ne pouvais pas trouver tout seul (log. 23 : ...et deux entre dix mille et, debout, ils seront Un.).

Quant à ma relation avec Émile, je préfère t'en parler de vive voix. J'ai constaté que je suis arrivé un peu tard à Marsanne et donc qu'il me faudrait « beaucoup » de temps pour me refaire (ou plutôt me défaire) et avoir un lien très fort avec lui, je l'ai senti dès mon premier séjour dans la Drôme et je l'ai regretté. Et puis ma nature craintive fait que je me cache moi-même aux autres et donc encore plus à tout ce qui ressemble à une personnalité. Je ne me suis que peu exprimé avec lui. Je ne peux que le regretter aussi. Mais c'est ainsi !...

J.-P. L. (21/10)

un lecteur,

... J'ai bien reçu vos deux livres. Bien qu'ignorant complètement la Gnose, et ayant reçu une certaine aversion pour les synoptiques d'une éducation protestante integro-fondamentaliste, j'ai été immédiatement accroché par le logion 13 :

Jésus dit à ses disciples :

comparez-moi,

dites-moi à qui je ressemble...

Thomas lui dit :

Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas

que je dise à qui tu ressembles....

Et au catéchisme, on nous faisait passer Thomas pour un obtus attardé, alors qu'il recommande le doute, seule bouée de sauvetage parmi les croyances, dogmes, doctrines, tyrans spirituels, maîtres, pensées et opinions présentes, etc., et méprisantes. J'ai cru lire (dans l'ordre chrono), Lao-Tseu ou Krishnamurti.

Je devais être assez remarquable, à Toulon, debout, tordu et chancelant, au milieu de tous ces adorants.

N'ayant aucune expérience des coutumes indiennes et surtout tamoules, je n'ai pas vu Thomas parmi les agenouillés, candides souriant et extatiques qui convergeaient vers la Mère. En même temps j'ai ressenti le formidable torrent (je n'ai pas de mot pour cela, paix, bonheur, énergie ?), de ce puits de lumière qui se dégageait de ce à quoi tendaient tous ces gens pareils, il me semble, à tous ceux des églises ou des temples. Tout ceci n'étant qu'un point de vue (petit point de vue, comme tous les points de vue) de barbare occidental qui n'a pas fini, après 250 ou 300 ans, d'apurer ses comptes avec les églises, les prêtres et les dogmes,

et j'ai reçu la revue Métanoïa...

M.P. (15.11.99)

BIBLIOGRAPHIE

FRANCOIS CHENG, SHITAO, LA SAVEUR DU MONDE, PHEBUS

François Cheng, chinois de naissance, français d'adoption, a déjà, comme nul autre avant lui, permis au public français de découvrir tant la poésie de l'Empire du Milieu, (L'écriture poétique chinoise, Seuil, 1977 ; Entre source et nuage, Albin Michel, 1990) que sa peinture qui à vrai dire sont indissociables l'une de l'autre (L'Espace du rêve : mille ans de peinture chinoise, Phébus, 1980; Chu Ta : le génie du trait, Phébus, 1986). Il nous révèle aujourd'hui un autre grand maître : Shitao (1642 -1707). Héritier d'une longue tradition métaphysique et artistique, ce moine-peintre, dont le nom signifie « vague de pierre », a créé une conception résolument moderne de l'acte de peindre que l'on pourrait rapprocher de celle d'un Cézanne ou d'un Picasso.

Il faut dire que son existence est peu commune. Sa naissance est contemporaine de l'effondrement de la dynastie des Ming. De sang impérial, il échappe au massacre de toute sa famille. Encore enfant, il se réfugie dans un monastère bouddhiste et grandit dans l'anonymat. Devenu moine, il s'initie au Chan de l'école de Lin Tsi et se fait vite remarquer par ses dons de calligraphe et de peintre. Voyageur itinérant, il parcourt les provinces du vaste empire et se retire durant quatorze années à Xuancheng, l'une des plus belles régions de la Chine, où il se met à l'école des Montagnes et des Eaux et fréquente ermites, artistes ou lettrés qui ont fui la tyrannie des Mandchous. Établi ensuite à Nankin, ancienne capitale de ses ancêtres Ming, il reste proche de la nature et de ses paysages. Reconnu comme un génie, il hésite entre la tentation des honneurs et la libre errance aux bords des fleuves ou aux sommets des montagnes. Il passe les dernières années de sa vie dans une simple chaumière, retraite baptisée par lui : « Grande Pureté ». Tournant le dos au monde, sa peinture se fait plus audacieuse, plus libre, plus dépouillée, évoquant *cet espace du rêve où se fondent toutes les formes, où le Vide accueillant totalise toutes les apparences.*

Bien que marqué par le signe de l'instabilité et de la diversité, ne serait-ce qu'en raison de ses multiples pseudonymes tels que « Citrouille amère » ou « Disciple de la Grande Pureté », toute son oeuvre tant artistique que poétique témoigne d'une quête éperdue de l'unité, d'une tentative passionnée de réconcilier les contraires. Prêt à se fondre dans le Tout, Shitao a parfaitement conscience de ce que son art peut avoir de déroutant : *Jadis le peintre Gu Kaizhi atteignit, dit-on, à la triple perfection. J'atteins quant à moi à la triple folie : fou moi-même, fou mon langage, folle ma peinture. Je cherche cependant la voie : ah, accéder enfin à la pure Folie !*

Bien que le monde sont impermanent, il ne s'interdit pas d'en jouir. L'art n'est-il pas découverte de l'essence des choses et de leur saveur cachée ? Le paysage exprime toute l'énergie de l'univers, à la fois yin et yang. Aussi insaisissable que le monde qui l'entoure, l'artiste s'identifie à la montagne dont la masse imposante semble l'appeler. Il ne fait qu'un avec le trait de pinceau qui révèle la beauté intérieure que contemple son regard. Il n'est plus de ce monde, mais vit déjà dans un autre monde, celui de son propre tableau :

*Sous le pinceau, fragrances des Monts et des Eaux,
Couleurs des arbres fondues dans la brume lointaine.
L'homme s'est endormi dans la chaumière décrépie,*

Son cœur erre parmi les nuages : au cœur du tableau.

Dans un texte capital, intitulé *Propos sur la peinture du moine Citrouille amère*, il expose comment l'exigence de son art revient à celle d'une pratique spirituelle. Peindre, c'est être et être c'est trouver l'Un. L'artiste qui se laisse imprégner par le souffle du Tao se fonde dans l'harmonie du cosmos et recrée le monde :

Le Paysage exprime la forme et l'élan de l'Univers...

Le Ciel enlace le Paysage au moyen des vents et des nuages ;

La Terre anime le Paysage au moyen des rivières et des rochers ;

Si on ne se réfère pas à cette mesure fondamentale du Ciel et de la Terre, on ne pourra rendre compte de toutes les métamorphoses imprévisibles du Paysage.

...Il y a cinquante ans, il n'y avait pas encore eu co-naissance de mon Moi avec les Monts et les Fleuves, non pas qu'ils eussent été valeurs négligeables, mais je les laissais seulement exister par eux-mêmes. Maintenant les Monts et les Fleuves me chargent de parler pour eux ; ils sont nés en moi et moi en eux...

(Pierre Ryckmans, *Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère*, Hermann, Paris, 1984)

Expression du Souffle Cosmique, le Trait de Pinceau est Unique ou n'est pas. Il englobe tout de l'infiniment petit à l'infiniment grand, du plus proche au plus lointain. C'est ainsi que le pinceau va jusqu'à l'origine, jusqu'à la racine des choses. Le pinceau mène de mon cœur à ton cœur, du cœur de l'homme au cœur de l'univers : *Ma voie est celle de l'Unité qui embrasse l'Universel*. Libre de toutes les règles académiques, pleinement confiant en son intuition, l'artiste respire du même souffle que celui du cosmos. Sa liberté est celle de la Vie-Une : *Il a été dit que l'homme parfait est sans règles, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas de règle, mais que sa règle est celle de l'absence de règles, ce qui constitue la règle suprême (id).*

L'art naît de l'émerveillement de l'homme face à la beauté de l'univers. Il est manifestation spontanée et sans entrave du Vide créateur. La forme révèle le sans-forme. Le monde de l'Eveil n'est pas distinct de celui des apparences. Le nirvana est le samsara et le samsara est le nirvana. Le tableau ne fige pas le paysage puisqu'il en révèle la profondeur cachée : *La peinture exprime la grande règle des métamorphoses du monde, la beauté essentielle des monts et des fleuves dans leur forme et leur élan, l'activité perpétuelle du Créateur, l'influx du souffle Yin et Yang ; par le truchement du pinceau et de l'encre, elle saisit toutes les créatures de l'Univers, et chante en moi son allégresse (id).*

A quoi pourrait-on enfin comparer l'art sinon au Grand Œuvre hermétique ? *Cette œuvre repose, en vérité, sur le principe de la discipline et de la vie : par l'Un, maîtriser la multiplicité ; à partir de la multiplicité, maîtriser l'Un ; elle ne recourt ni à la montagne, ni à l'eau, ni au pinceau, ni à l'encre, ni aux Anciens, ni aux Modernes, ni aux Saints. Telle est l'œuvre véritable, celle qui se fonde sur sa propre substance (id).*

Ne nous étonnons donc pas de trouver tant de modernité dans un si grand classique. Ce qui permet à François Cheng de conclure : *La tradition authentique contient en elle-même toutes les modernités possibles.*

Y.M



Question : Si l'advaita (non-dualité) est la vérité, à quoi sert le *Bhava Darshan* (bénédictio donnée par Amma sous la forme de la divinité d'élection) ?

AMMA : Amma n'est liée à aucun *bhava* (mode d'apparition). Elle les transcende tous.

L'Advaita est l'expérience de la non-dualité. Lorsqu'il n'y a pas de deux, tout est *Atmaswarupa* (forme du Soi), tout est Dieu. Tel est également le message qu'Amma donne à travers son *Bhava Darshan*. Amma ne voit pas de séparation. En toute chose, elle ne connaît que le Soi unique...

Un acteur peut revêtir différents costumes, mais il n'en perd pas pour autant son identité. Le costume n'entraîne aucune différence pour lui. De la même manière, quel que soit le costume porté par Amma, elle se connaît elle-même, et n'est liée par rien. Amma n'a revêtu aucun costume de son propre désir. Elle n'a fait que céder au désir des dévots...

Dieu est sans forme et sans attribut. Mais en même temps, il a des formes et des attributs. Il est la Conscience omniprésente, et c'est pourquoi nous pouvons le contempler sous n'importe quel *bhava*. Il n'y a rien d'erroné en cela...

Le rituel d'adoration dans le temple n'est pas fait pour Dieu, mais pour le contentement et la satisfaction des dévots. De même, Amma revêt ces différents costumes pour le bien de ses enfants, et ce faisant elle dévêt autrui du sien. Amma amène progressivement chacun à faire l'expérience de sa nature essentielle...

Dans le monde tout repose sur les apparences extérieures. Les gens adoptent différentes coupes de cheveux, apposent des marques sur leur front et s'habillent selon diverses modes. Nous ne pouvons séparer le costume de la vie parce que c'est une part intégrante de celle-ci. Chaque type de vêtement a sa propre signification. Celui d'un sannyasi (renonçant), d'un homme de loi ou d'un policier provoquent des attitudes différentes en nous...

Dans le monde d'aujourd'hui, c'est l'apparence extérieure qui compte, plus que l'essence intérieure. Une réception était en cours. Tous les invités exhibaient des habits de luxe et des bijoux précieux. Un invité arriva vêtu comme à l'ordinaire, mais le portier refusa de le laisser pénétrer. L'invité rentra chez lui et revint avec des vêtements cérémonieux. Cette fois-ci on le laissa entrer. Lorsqu'il arriva à la table de la salle à manger, il retira sa veste et l'installa devant une assiette. Il enleva son chapeau et le posa à côté d'un plat, et plaça sa cravate en face d'une tasse de thé. Tout le monde se demandait s'il n'était pas devenu fou. Il se tourna vers les autres invités et dit : « Quand je suis arrivé ici avec mes vêtements de tous les jours, j'ai été refoulé, mais quand j'ai revêtu ce costume, on m'a laissé entrer. J'en déduis donc que l'invité ce n'est pas moi, mais mon habit ».



POESIES



Force
Force innommée
Une force sans ascendance qui soudain fulgure
Et qui se fait

Qui se fait lumière totale et dans l'instant années-lumière

bientôt naissance et mort des premières étoiles comme
plus tard de l'algue bleue et des empires

Force unique et immuable qui au juste degré s'écartèle
pourtant
divise essaim et tient lié

Qui se fait nombre ordre et loi pour les régir
et d'abord tohu-bohu que suit l'errance

Grand-œuvre qui s'éploie et se love
mais centré hors de soi et s'exilant

Qui dépasse l'âge noir fonde l'alliance des astres
et se fait vol nuptial
pour s'aller perdre un jour au-delà des borées

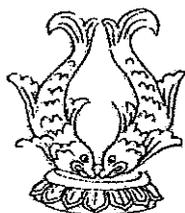
cherchant depuis l'accord perdu

Jacques

« Je m'aime »

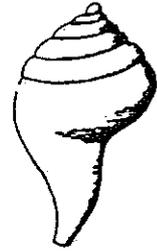
Emile

Votre opinion à mon sujet m'indiffère
Vos critiques m'amuse
Vos louanges m'ennuient
La seule célébration
Qui me ravit
Est celle de moi-même
Par moi-même
Les plus belles images
Me laissent froid
Les plus belles aventures
Sont écran de fumée
Amoureuusement
Initié
Je referme
Le triptyque
Sourd au bazar spirituel
Je frémis à mon approche
Le chant de l'oiseau
Fait trembler la terre
Je suis
Rien de ce qui apparaît
Ne peut me dire
Seul
Ce souffle
Dont je suis le timbre
Et ce qui le porte
M'enchante



Louis-Marie

la cloche avec le vent
sonne et s'évanouit
et sur la vire au loin
aucun pas ne se pose



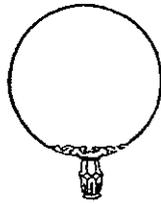
quelques cairns épars
lumière amoncelée
sur la sente qui se perd
sans balise ni repère

chante grillet tu chantes
les cadences de l'aube
tu chantes avant le chant
l'enfance du poème

tu donnes avec bonheur
son nom à chaque chose
conservant pour toi seul
celui de l'innommé

Yves

partir avec le vent
aller là où je suis
ne jamais demeurer
où le temps s'est posé



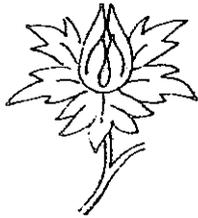
cycle de l'eau cycle du feu
cycle de l'air et de la terre
à chaque aube dis-moi
où te mène l'errance

du soleil plein les yeux
des mots très simples pour tout te dire
je suis toujours le même
seule mon humeur est vagabonde

et comme un monde inachevé
de toi je ne connais
que ta nudité fière
et nos racines volées

Yves

IMPREVOYANCE



Je pose sur les choses
un regard sans pensée
à vouloir les nommer
les hommes alimentent le rêve
et donnent au mirage ensorceleur
une existence
qui leur tient lieu de vie
Je m'éclaire à la lumière unique
que je prodigue
abolissant les ténèbres
dont s'enveloppent
les exploiters de la misère
Je m'enivre
du charme de ma musique
sans craindre l'éloignement
de mon Eurydice
car j'embrasse
dans une étreinte sans exclusive
la déesse qu'on dit bénéfique
et celle qu'on jalouse
pour son ingénuité sans retenue
Je vis dans l'imprévoyance
parmi les planificateurs de mes biens
qui amassent sans savoir distribuer
Dispensant sans compter
à qui sait accueillir
je ris de la parcimonie
des gens circonspects
car ce que je sème
jamais je ne l'enregistre
Parce qu'elle est sans déboires
la moisson est sans promesse
D'un même mouvement
je sollicite et comble
Demain n'a pas plus de sens qu'hier
quand l'éveil au réel
à rendu forclos le possible

Emile (12.01.92)

cette folie
est un koan,
elle célèbre le retour
de celui qui n'est pas parti

Noël 1985

Il est là

Je suis à l'écoute
de l'enfant d'avant le temps
Je le regarde me regarder
du fond de sa nuit
plus lumineuse que nos jours
Je le sens me réchauffer
de sa désarmante tendresse

Suis-je donc encore assez limpide
pour l'écouter le regarder le sentir?

Il est revenu dans sa demeure
Était-il donc parti?

Il est assis à table

Il hisonne le feu

Il plonge au foyer d'incandescence
La lumière efface les images

Il est là

Le paysage peut changer

les années se succéder

les bons et les mauvais jours s'en aller

Il avait effacé sa trace

pour que nous le cherchions

en dehors de toutes traces

Il est là

deus in present

où le temps ne peut marcher

Il est là

pour nous dire qu'il n'y a rien

hors nous sa Présence

Il est là